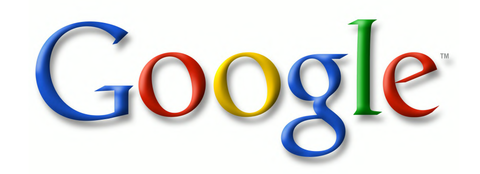


RODOLPHE.

Quelles raisons, Seigneur, l'avoient donc condamnée ?

CHRISTIERNE.

Le projèt résolu d'un nouvel Hyménée,
Les transports d'un amour vainement combatu,
Et d'autant plus ardent, que toujours il s'est tû.

RODOLPHE.

Tout le monde en effet, Seigneur, en est encore
A connoître l'Objèt que votre flamme honore.

CHRISTIERNE.

Que ta surprise augmente en aprenant son nom;
Adélaïde.

RODOLPHE.

Elle !

CHRISTIERNE.

Oui : la Fille de Sténon,
Héritière du Thrône, atachée à Gustave,
Promise à Frédéric, détenuë en Esclâve,
Reste unique & plaintif d'un sang que j'ai versé;
Voilà d'où part, Ami, le trait qui m'a percé.

RODOLPHE.

Si sa possession, Seigneur, vous est si chère,
Pourquoi permètre donc que Frédéric espère ?

CHRISTIERNE.

Hélâs ! Souvent, ainsi nous-mêmes, contre Nous,

Du ſort qui nous pourſuit, nous préparons les coups.
Juſte punition de la façon barbare,
Dont ma rage accueillit une Beauté ſi râre !
Écoute ; & plains un cœur qui n'a pû s'attendrir,
Qu'après avoir tout fait, pour n'oſer plus s'offrir.
Par un dernier aſſaût, cette Ville emportée
Couvroit de ſes débris la Mer enſanglantée ;
La vengeance y faiſoit éclater ſa fureur ;
Et le droit de la guerre y répandoit l'horreur.
Ce Palais renfermant de nombreuſes Cohortes,
Nous y courons. La hache en fait tomber les Portes ;
J'entre, on fuit devant Nous, le ſang coule, & nos cris
Font voler la terreur, ſous ces vaſtes lambris.
ourante entre les bras d'une Femme éperduë,
Adélaïde alors fut oferte à ma vuë.
Sa pâleur, à mon œil de colère enflamé,
Déroba mile apas qui m'auroient déſarmé.
D'un mortel Ennemi, je ne vis que la Fille,
Que le reſte d'un Sang funeſte à ma Famille.
Les armes de ſon Père ont fait périr mon Fils ;
Et cette image alors fut tout ce que je vis.
De peur de trahir même un couroux légitime,
Je détournois les yeux de deſſus la Victime,
Et ce couroux ainſi, libre dans ſon eſſor,
L'envoya dans la Tour, où je la tiens encor.
A n'en ſortir jamais, elle étoit condamnée ;
Mais on adore ici le ſang dont elle eſt née ;
Il étoit important de tout pacifier ;

Et ce fut à ma haine à se sacrifier ;
A soufrir que l'Himen unît à sa personne,
L'Héritier présomptif de ma triple couronne.
Frédéric, avoüé de l'Etat & de Moi,
Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi.
Il y fut ; le penchant suivit l'obéïssance ;
Mais quoiqu'il eût pour Lui rang, mérite & naissance,
Qu'au plus dur esclavage, en s'ofrant, il mît fin,
Deux ans de soins n'ont pû faire acçepter sa main.
Cent fois, lâs du mépris dont on payoit ses peines,
D'un mot, j'aurois tranché ces dificultés vaines ;
Si le Prince alarmé, rejètant ce secours,
N'eût heureusement sçû m'en empêcher toujours.
Enfin je m'acusai de trop de complaisance ;
Et croyant qu'à mon ordre, il manquoit ma présence,
Je vis Adélaïde. Ah, Rodolphe ! Pein-toi
Tout ce qu'a la Beauté de séduisant en soi !
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse & des graces,
Où la tendre langueur fait remarquer ses traces !
Jamais, de deux beaux yeux, le charme en un moment
N'a, sans vouloir agir, agi si puissament ;
Ni jamais, dans un cœur, l'amour ne prît naissance,
Avec tant d'ascendant, & si peu d'espérance.
De quoi pouvois-je alors en effet me flater ?
Les suites d'un divorce étoient à redouter.
Qu'eûs-je opéré d'ailleurs sur cette Ame inflèxible
Que, de loin, dominoit un Rival invincible ?
Je n'ôsai donc parler ; mon feu se renferma ;

Mais, sous ce feu couvert, le dépit s'aluma.
Du Fugitif aimé, craignant l'audace active,
Je resserrois toujours les fers de ma Captive;
Enfin pour n'avoir plus à la persécuter,
Je publiai l'arrêt qu'on vient d'exécuter.
Frédéric ici donc est le seul qui me gène.
Qu'il aille à Copenhague, y remplacer la Reine;
Qu'il parte; & que l'honeur d'un si brillant emploi
Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de Moi.

RODOLPHE.

Frédéric est encor vertueux & fidèle;
Mais il est adoré dans le Parti rebelle:
Et des Écrits publics font revivre des droits
Que l'on prétend qu'il a de nous donner des loix.
Erreur pernicieuse, ou damnable artifice
Qui travestit le crime en acte de justice,
Du Maître & des Sujèts, rompt le sacré lien,
Et fait, d'un Parricide, un zélé Citoyen.
N'exposez pas le Prince au danger trop visible
D'oublier ses devoirs, en trouvant tout possible;
Et surtout, au moment qu'environé d'Amis,
Son amour ofensé se croiroit tout permis.
Laissez-le, s'ocupant de sa folle tendresse,
Vainement soupirer aux pieds de la Princesse;
Cependant, sous le joug, ramenant le Danois,
Et bientôt, pour un sceptre, en pouvant ofrir trois,
Satisfaites ce feu dont vous daignez vous plaindre:
Déclarez vous en Roi qui n'a plus rien à craindre:

Et vous verrez alors qu'un Amant couroné
Devient, dès qu'il lui plaît, un Epoux fortuné.

CHRISTIERNE.

Des soucis dévorans où mon cœur se consume,
Je sens que ta présence adoucit l'amertume.
Sur tes conseils, Ami, je réglerai mes pas.
Veille, écoute & vois tout, ne te ralentis pas.
Perce de cette Cour l'obscurité perfide.
Sous ta garde aujourd'hui je mèts Adélaïde;
Fais la, de sa prison, passer en ce Palais;
Mais, auprès d'elle encor, n'acorde aucun accès.
Du sort de son Amant, gardons-nous de l'instruire;
Chargeons-en le Rival à qui nous voulons nuire.
Vas; tâche seulement, lui peignant ma grandeur,
Tâche à la disposer à l'ofre de mon cœur.

SCENE II.

CHRISTIERNE.

DEs faveurs que le Ciel m'anonce & me prépare,
Un si fidèle Ami sans doute est la plus rare.
De mes exploits en vain je veux goûter le fruit.
La Fortune me cherche, & le bonheur me fuit.
Sous le superbe dais des thrônes que l'on vante,
Siègent les noirs soupçons, & l'aveugle épouvante;
Un someil inquièt en suspend les travaux;

A v

Et le trouble m'y suit, jusqu'au sein du repos.
Quoi ? Pour objèts de crainte, ou de guerre éternelles,
Des Voisins ennemis, ou des Sujèts rebelles !
J'ai dompté les Prémiers ; & les autres, cent fois,
D'un châtiment sévère, ont ressenti le poids.
Déjà, si je n'acours, l'Hidre est prête à renaître.
Esclâves révoltés, tremblez sous votre Maître !
Redoutez un couroux trop souvent ralumé :
Traîtres, je serai craint, si je ne suis aimé.

SCENE III.

CHRISTIERNE, FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE.

Frédéric, sçavez-vous le destin de la Reine ?

FRÉDÉRIC.

Seigneur, on me l'aprend : & le devoir m'amène....

CHRISTIERNE.

Vous a-t-on dit aussi, qu'infidèle à son Roi,
Mon Peuple ose, pour Vous, s'élever contre Moi ?

FRÉDÉRIC.

Ah, je le dés avouë ! & je n'ambitionne....

CHRISTIERNE.

Prince, on ne s'ouvre guère à Ceux que l'on soupçonne.
Qui m'eût été suspect sur un tel intérêt,
Pour toute confidence, eût reçû son arrêt.
Je vous conois si bien, que mon ordre suprême,
Du soin de nous venger, vous eût chargé Vous même,
Si je n'avois pas craint, pour Vous, l'état fâcheux
D'un Amant qu'on arrache à l'Objèt de ses feux.

FRÉDÉRIC.

A de pareils égards, je dois être sensible;
Mais cet Objèt aimé, Seigneur, est inflexible;
Il le sera toujours; & quelque éloignement
Seroit, pour moi, plûtôt un secours qu'un tourment.

CHRISTIERNE.

Le désespoir vous trompe: & n'est qu'une foiblesse.
Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse;
Et je veux....

FRÉDÉRIC.

Vous voulez croître ce désespoir,
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir.
Ah, laissez moi me vaincre, & soyez moins rigide!
Ne persécutons plus la triste Adélaïde!
Croyant par mon Himen, adoucir ses malheurs,
Mes assiduités secondoient vos rigueurs;
Mais puisque sa constance, & vous & moi, nous brave;
Puisque le nœud fatal qui l'attache à Gustave,

Eſt ſerré par le tems, loin d'en être afoibli ;
Je ne veux, & n'ai plus que la mort ou l'oubli.

CHRISTIERNE.

Eſpérez mieux d'un bruit que la Cruelle ignore.

FRÉDÉRIC.

Et quel bruit ?

CHRISTIERNE.

Ce n'eſt plus qu'une Ombre qu'elle adore.

FRÉDÉRIC.

Qu'une Ombre ! Quoi ? Guſtave....

CHRISTIERNE.

Eſt tombé ſous les coups
D'une ſecrète main venduë à mon couroux.
Voilà pour ſon Amante une triſte nouvelle ;
Mais c'eſt une raiſon pour tout obtenir d'Elle.
L'intérêt de vos feux demandoit ce trépas.
Informez-l'en, vous-même, & ne m'acuſez pas.
D'un glorieux Himen, lui relevant les charmes,
Achevez d'épuiſer & d'eſſuyer ſes larmes.
Du reſte vantez lui vos ſoins oficieux,
Je leur acorde enfin ſon retour en ces lieux.
Elle y peut revenir. Mais, plus de réſiſtance !
Sçachez faire ceſſer ſa déſobéïſſance,
Lui faire reſpecter mes ordres abſolus :
Ou le Maître ofenſé ne vous conſulte plus.

SCENE IV.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

MON ame, dès-longtems, Seigneur, vous est connuë:
Soufrez qu'en liberté je pleure à votre vuë,
Les malheurs de Gustave, & ceux de mon Pays.

FRÉDÉRIC.

Les intérêts du mien ne sont pas moins trahis.
Répandons, Casimir, l'un & l'autre des larmes;
Toi, sur ton Prince: & Moi, sur la honte des armes,
Dont nous venons d'abatre un Ennemi si grand.
Christierne triomphe en nous déshonorant!
L'Inhumain! Et je suis son Sujèt! Lui, mon Maître:
Ah, laissant là les droits du sang qui m'a fait naître,
C'est un cri qui du Ciel doit être autorisé,
Tout sceptre que l'on soüille, est un sceptre brisé!

CASIMIR.

L'infortune publique, & ce noble langage
Montrent bien que le Thrône étoit votre partage.
Hélâs, que plus d'ardeur en Vous pour ce haût rang
Nous eût bien épargné dés regrèts & du sang!
Faut-il que la vertu modeste & magnanime
Néglige ainsi ses droits, pour en armer le crime?

FRÉDÉRIC

Donne à mon indolence, Ami, des noms moins beaux.
Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.
Je ne méprisai point les droits de ma naiſſance :
J'évitai le fardeau de la toute-puiſſance,
Je cédai ſans effort des honneurs dangereux,
Et le pénible ſoin de rendre un Peuple heureux.
D'un noble dévoûment je ne ſus pas capable.
Des forfaits du Tiran, ma moleſſe eſt coupable ;
Et pour mieux me charger de tous ceux qu'il comèt,
Le Cruel m'aſſocie au comble qu'il y mèt.
Par un aſſaſſinat qui tient lieu de victoire,
C'eſt peu que de ſon Peuple il ait terni la gloire ;
C'eſt peu de publier qu'à cette cruauté,
De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté :
Pour achever ma honte, & conſomer ſon crime,
Il veut que ce ſoit Moi qui frape la Victime !
Que, de Moi, la Princeſſe aprène ſon malheur !
Qu'en lui tendant la main, je lui perce le cœur !
Evitons-la. Fuyons. Prévenons ma foibleſſe.
Son amour inquièt m'interroge ſans ceſſe,
Et ſans ceſſe, à regrèt, le mien ſe voit réduit
A ne lui pas ôter l'eſpoir qui la ſéduit ;
Lui laiſſerai-je encor cet eſpoir inutile ?
Et quand je le voudrois, ſerois-je aſſez tranquile
Un ſeul mot, un regard, un ſoupir.... Je la voi.
Retiens, cher Caſimir, tes pleurs ; ou laiſſe moi.

SCENE V.

FRÉDÉRIC, ADÉLAIDE, LÉONOR.

ADÉLAIDE.

Séjour où comandoit l'Auteur de ma naissance,
Lieux témoins du bonheur de ma paisible enfance,
Palais de mes Ayeux, où leur sang est proscrit,
Hélas, que votre aspect me frape & m'atendrit !

FRÉDÉRIC *à part.*

Pourquoi ne pas avoir évité sa présence ?
Mon trouble, à chaque instant, peut trahir mon silence.

ADÉLAIDE.

Un bonheur aparent cause un nouvel éfroi,
Seigneur, à qui subit les cruautés du Roi.
A la clarté du jour, il veut bien que je vive.
Avec quelque douceur, il parle à sa Captive.
Ce changement qui tient en suspens mes esprits,
De ma soumission devoit être le prix ;
Vous l'êtes-vous promise ? Auriez-vous laissé croire
Que je songe à trahir & Gustave & ma gloire ?

FRÉDÉRIC.

Non, Madame. Vous-même avez-vous, un moment,
Acusé mon amour d'un tel égarement ?

Non : sincère & soûmis, j'ai, sur votre constance,
Ainsi que mes discours, réglé mon espérance.
Frédéric qui vous aime, & que vous avez craint,
N'aspire qu'à l'exil ; & ne veut qu'être plaint.

ADÉLAIDE.

Etre plaint ! Ah, Seigneur ! Le destin qui m'outrage
Ne permèt qu'à moi seule un si triste langage.
Vous aimez, dites vous ; voilà tous vos malheurs.
Mais n'est-ce que l'amour qui fait couler mes pleurs ?

FRÉDÉRIC.

Madame, l'on ressent, quand l'amour est extrême,
Avec ses propres maux, ceux de l'Objèt qu'on aime ;
Soufrant donc à la fois, ma peine & vos ennuis,
Nul ici n'est à plaindre autant que je le suis.

ADÉLAIDE.

Vous avez, je le sçais, partagé mes alarmes.
La prison d'où je sors, vous a coûté des larmes ;
Et votre apui sans doute en éclaircit l'horreur.
J'ai pû craindre un moment qu'à mon Persécuteur,
De la même pitié l'adresse téméraire
Ne m'eût peinte incertaine, & prête à lui complaire
Grâce au Ciel, elle a sçû plus noblement agir ;
Et je puis en goûter les éfets sans rougir.
Soyez sûr à jamais de ma reconoissance !
Que le don de mon cœur n'est-il en ma puissance ?
Mais vous sçavez, Seigneur, si j'en puis disposer.

Ce n'est plus un tribut qu'on me doive imposer.
Lâssez-vous d'un récit qui toujours vous aflige ;
Et que de moi pourtant sans cesse l'on exige.
Je dois être à Gustave : il en a pour garant,
La volonté d'un Père, & d'un Père expirant.
Ma Fille, me dit-il, *comptons sur sa vaillance :*
Il sera mon Vengeur ; soyez sa récompense.
Cet ordre, mes sermens, mon amour, sa valeur,
Voilà ses droits : j'en compte encore un : son malheur,
La fuite où le condamne un pouvoir tiranique ;
Exil, où mon image est sa ressource unique !
Cela seul, en mon cœur, a droit de le graver :
Et le vôtre est trop grand, pour ne pas m'aprouver.
Si la Fortune aussi, pour nous moins inhumaine,
Si la Victoire, un jour, en ces lieux le ramène,
De ce Héros instruit de vos bontés pour moi,
L'estime & l'amitié paîront ce que je doi.
J'espère tout encor, Seigneur, puisqu'il respire :
Et c'est Vous, tous les jours, qui me le daignez dire.
Il m'aime : il sçaura vaincre ; il brisera mes fers.
Les Tirans sont-ils seuls à l'abri des revers ?
Les nôtres finiront.

FRÉDÉRIC *à part.*
Malheureuse Princesse !

ADÈLAIDE.
Vous vous troublez ! Quelle est la douleur qui vous presse ?

FRÉDÉRIC.
Vous connoissez le Roi, Madame ; & vous sçavez . . .

ADÉLAIDE.

Je sçais que le Barbare ose tout. Achevez.

FRÉDÉRIC.

Hélâs!

LÉONOR.

Và-t-il sur nous fondre un nouvel orage?

FRÉDÉRIC.

Léonor, soutenez aujourd'hui son courage.
Adieu. (*Il sort.*)

LÉONOR *le suivant.*

Qu'anonce enfin ce douloureux transport?

ADÉLAIDE.

Ah, mon cœur a frémi, Seigneur! Gustave est mort!

SCENE VI.

ADÉLAIDE, LÉONOR.

ADÉLAIDE.

A Ce comble de maux, vous m'aviez réservée,
Madame, & par vos soins, je m'y vois arrivée!
Non, ce cœur déchiré ne vous pardone pas!
Pourquoi, mile fois prête à mourir dans vos bras,
Le jour où, dans les fers, par vous je fus suivie,

Pourquoi m'avoir renduë aux horreurs de la vie ?
Mes yeux, mes tristes yeux qu'à regrèt je rouvris,
N'auroient pas maintenant à pleurer votre Fils.

LÉONOR.

Montrons, montrons, Madame, une ame plus virile :
Est-ce à vous à pleurer, quand sa Mère est tranquile ?

ADÉLAIDE.

Calme dénaturé qui ne sert en ce jour,
Qu'à prouver que le sang est moins fort que l'amour.

LÉONOR.

Il prouve qu'à mon âge, un peu d'expérience
Condamne entre Ennemis l'exçès de confiance.
Un Fils m'est aussi chèr que vous l'est un Amant ;
Et je ne voudrois pas lui survivre un moment.
Mais n'est-ce pas, Madame, être aussi trop crédule ?
De nous tromper ici, se fait-on un scrupule ?
On veut vous dégager de vos prémiers sermens.

ADÉLAIDE.

Ah, le Prinçe eut toujours de nobles sentimens !
Frédéric est sincère.

LÉONOR.

Oui ; mais, Madame, il aime.
Christierne d'ailleurs peut l'abuser lui-même :
Celui-ci, sur un bruit qui flate sa fureur,
Tout le prémier peut-être est aussi dans l'erreur.
Se plaisant au récit d'événemens semblables,
Le Peuple a, de tout tems, donné cours à des Fables.

Gustave (sans chercher d'exemples au-dehors)
Sur ce mauvais Garand, me compte au rang des Morts.
Dans le sanglant désastre, où je perdis son Père,
L'opinion publique envelopant sa Mère,
Sans doute, quand le bruit en parvint jusqu'à lui,
Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui.
Comme moi, sous un nom qui le fait méconoître,
Peut-être il vit : que dis-je ? Il triomphe peut-être !
Pour un heureux augure, acçeptons mon espoir.
C'est un cœur maternel qui tarde à s'émouvoir.
Enfin, Madame, enfin si le vouloir céleste,
Par un songe, aux Mortels, souvent se manifeste,
Le bras, le bras vengeur est levé sur ces lieux.
Deux fois, le Ciel, deux fois cette nuit, à mes yeux,
Ce Ciel au châtiment trop lent à se résoudre,
A présenté Gustave ayant en main la foudre.
De la pourpre royale, il étoit revêtu :
Tandis que, sous ses pieds, Christierne abatu,
Cachant dans la poussière un front sans diadêmes,
Restoit, dans cet oprobre, en horreur aux Siens mêmes.
Est-ce nous anoncer mon Fils privé du jour ?

ADÉLAIDE.

Hé bien donc, de Sophie atendons le retour.
Sophie, à ses Parens, pour un moment renduë,
Sçaura d'Eux la nouvelle, & qui l'a répanduë.
Vous aurez, jusques-là, suspendu mes tourmens.
Puisse l'efet répondre à vos présentimens !

Fin du prémier Acte.



ACTE II.

SCENE PRÉMIERE.

CASIMIR.

HEros de la Patrie, Ombre auguste & plaintive,
Prince, à qui les Destins veulent que je survive,
Si je leur obéïs, si ma douleur se taît,
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se repaît.
Ici bientôt, ici, ton Bourreau mercenaire
Doit venir, de ton sang, demander le salaire;
Ce fer le lui réserve; il mourra! Fût-ce aux yeux
Du Cruel abreuvé d'un sang si précieux,
Lui-même eût satisfait le prémier à tes Mânes.
Mais le Juge des Rois, le Ciel, aux mains profânes,
Dans leur sang, quel qu'il soit, défend de se tremper;
Et le tonerre seul a droit de les fraper.
Soufre donc.....



SCENE II.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

AH Seigneur ! Où courez-vous ? D'où naîssent
Les transports & le trouble où tous vos sens paroîssent ?
Fuyez-vous un Séjour où l'aveugle fureur....

FRÉDÉRIC.

Ah, je me fuis moi-même, & je me fais horreur !
Casimir, c'en est fait ! J'ai part au parricide.
J'ai, du sort de Gustave, instruit Adélaïde.
Je n'ai pû surmonter la pitié qu'inspiroit
Une espérance vaine où son cœur s'égaroit.
Mes pleurs l'ont détrompée ; & j'en porte la peine.
Son malheur, contre moi, va redoubler sa haine.
Anoncer ce malheur, l'avoir moi-même osé,
C'est m'être mis au rang de Ceux qui l'ont causé.
Ma douleur, à ses yeux, peut-elle être sincère ?
Elle craint mon amour ; elle croit que j'espère ;
Qu'un triomphe secrèt renferme dans mon sein,
Les lâches sentimens d'un Rival inhumain ;
Je ne la blâme pas : d'Ennemis entourée,
Sur quelle foi veut-on qu'elle soit rassurée ?
Il n'est, pour Elle ici, qu'injure ou faux respect ;

Rien qui ne lui doive être odieux ou suſpect.
Je ne m'en prens qu'aux ſoins du Tiran qui l'acable.
Plus il veut mon bonheur, plus il me rend coupable.
A ſa honte, à la mienne, il veut être obéi;
Et s'il me ſervoit moins, je ſerois moins haï.

CASIMIR.

Courez donc l'arracher d'auprès de la Princeſſe,
Que ſans doute, pour Vous, en ce moment il preſſe.

FRÉDÉRIC.

Eh, c'eſt là le ſujèt de mon emportement!
Je courois la rejoindre à ſon apartement,
Épancher à ſes pieds & mon cœur & mes larmes,
Jurer de ne jamais atenter à ſes charmes,
Et là-deſſus du moins la laiſſer ſans éfroi.
Chriſtierne venoit de s'y rendre avant moi;
Et quand je veux l'y ſuivre, on m'en défend l'entrée.
De douleur, de dépit, je me ſens l'ame outrée!
C'eſt trop mètre à l'épreuve un Prince au déſeſpoir,
Qui, hors de l'équité, méconoît tout pouvoir:
Qui peut briſer un joug qu'il s'impoſa lui-même.
Je ne réponds de rien, bleſſé dans ce que j'aime.
Tant de méchancetés, d'injuſtices, de ſang,
Ne rapellent que trop Frédéric à ſon rang.

CASIMIR.

Remontez-y, Seigneur. Abatez qui vous brave.
Ataquez-l'en un tems, où le ſang de Guſtave,

Où le ſang indigné de tant d'autres Proſcrits,
Aux lieux d'où part la foudre, a fait monter ſes cris.
Vos armes, dans le cours d'une ſi juſte guerre,
Auront l'apui du Ciel, & les vœux de la Terre.
Que dis-je? Le Tiran n'eſt-il pas déposé?
Le Peuple & le Sénat, pour Vous, ont tout oſé.
La clameur vous couronne; & la Flote informée
Déja, du même zèle, eſt ſans doute animée.
Éclatez! La victoire eſt ſeûre, & n'eſt pas loin.
Mais n'en atendez plus Caſimir pour témoin.
Je le fus trop long-tems des maux de ma Patrie.
Je vais de Chriſtierne afronter la furie.
Meûre le Scélérat dont le bras l'a ſervi!
Et que le jour après, s'il veut, me ſoit ravi!
Trop content, ſi je ſuis la dernière victime
D'un pouvoir ſi funeſte & ſi peu légitime!

FRÉDÉRIC.

Adieu, le Meurtrier s'avance vers ces lieux;
Et j'évite un aſpect qui me bleſſe les yeux.



SCENE

SCENE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR *à part, voyant Gustave qui détourne la vuë à sa rencontre, & semble vouloir l'éviter.*

DEVROIS-JE, d'un défi, favoriser le Traître ?

(Haût, & tirant l'épée)

Monstre soüillé du sang de mon auguste Maître,
Évite, si tu peux, le péril que tu cours !
Je ne t'imite point, Lâche ! Défends tes jours !

GUSTAVE *se découvrant & allant à Lui.*

Arête. Ouvre les yeux, Casimir : envisage
L'Ennemi qui t'aborde, & que ton zèle outrage.
Cet acueil, pour Gustave, est un acueil bien doux.

CASIMIR *se jettant à ses pieds.*

Que vois-je ? Quel prodige ! Ah, Seigneur, est-ce Vous ?
Vous, de qui la Suède a pleuré la disgrace !

GUSTAVE.

Parlons bas. Lève-toi, Casimir, & m'embrasse.
Je saurai dignement récompenser ta foi.

CASIMIR.

Moi-même, dans vos bras, à peine je m'en croi.

Ma ſurpriſe eſt égale à ma frayeur extrème.
Vous, vivant ! Vous, ici ! Vous, dans le Palais même
D'un Barbare qui va partout, l'or à la main,
Mandier contre Vous le fer d'un Aſſaſſin !

GUSTAVE.

Je conois Chriſtierne : & ſçais où je m'expoſe.
Sois tranquile. J'eſpère encor plus que je n'oſe.
Envain la Barbarie habite ce ſéjour,
Cher Ami, ſi, pour moi, j'y retrouve l'amour.
Plus avant que jamais, rentre en ma confidence.
Mais ſe peut-on parler ici ſans imprudence ?

CASIMIR.

Cet endroit, du Palais eſt le plus aſſuré.
De tous ſes Courtiſans, Chriſtierne entouré
Ne revient pas ſi-tôt d'avec Adélaïde.

GUSTAVE.

Avant tout autre ſoin, raſſure un feu timide
Qui, de dix ans d'abſence, a lieu d'être alarmé.
Le fidèle Guſtave eſt-il encore aimé ?

CASIMIR.

Oſe-t-il ſoupçoner la foi de la Princeſſe ?

GUSTAVE.

Sur le bruit de ma mort, libre de ſa promeſſe,
N'eût-elle pas laiſſé diſpoſer de ſa main ?

CASIMIR.

Tel qui s'en flate ici, s'en flate bien envain.

GUSTAVE.

Tu crois que sa constance eût honoré ma cendre?

CASIMIR.

Dans la tombe, avec Vous, elle est prête à descendre.

GUSTAVE.

Je ne conois donc plus ni crainte, ni danger,
Ami; Stockolm est libre, & je vais vous venger.

CASIMIR.

Et quelle trâme heureuse a donc été tissuë?
J'ignore l'entreprise, au moment de l'issuë?
De vos secrèts, Seigneur, j'étois moi seul exclus?
Et de votre amitié, vous ne m'honoriez plus?

GUSTAVE.

En entrant (tu l'as vû) sur un bruit qui t'ofense,
J'évitois, je l'avouë, & craignois ta présence.
Christierne, dit-on, est devenu ton Roi,
T'apelle à ses Conseils, & ne s'ouvre qu'à Toi.

CASIMIR.

A tous beaux sentimens une ame inaccessible
D'aucune confiance est-elle susceptible?
Non, Seigneur, non; le Traître, au crime abandoné,

Se croit, de ſes Pareils, toujours environé;
Et s'il me diſtingua, ce ne fut qu'un caprice
Qui fut une faveur pour moi, moins qu'un ſuplice.
J'en ſoutenois l'afront : mais le motif eſt beau.
Vos Amis, ſans cela, ſeroient tous au tombeau.
Je flatois ſans rougir, une injuſte Puiſſance
Qui ſouvent, à ma voix, épargna l'Innocence;
Et vous devez, Seigneur, à ce zèle, à ma foi,
Ceux que vous avez crû plus fidèles que Moi.

GUSTAVE.

Pardone; & déſormais, n'ayons l'ame ocupée,
Que du plaiſir de voir toute erreur diſſipée.
Je te retrouve ſtable & ferme en ton devoir;
Tu me revois vivant, & plein d'un bel eſpoir.
Dans le piège mortel, je tiens enfin ma proie.
Conçois-tu, Caſimir, mon audace & ma joie?
Pour te les peindre, ſonge aux horreurs du Paſſé,
A tant d'excès commis, à tant de ſang verſé!
Rapellons nous ici ma prémière infortune.
Image à des Vengeurs plus douce qu'importune!
A la Cour du Tiran, Guſtave Ambaſſadeur,
Et d'un ſang dont l'on dut révérer la ſplendeur,
Éprouve des Cachots la rigueur & l'injure.
Je languis dans les fers; tandis que le Parjure
En vient charger ici des Peuples éperdus
Qu'il craignoit que mon bras n'eût trop bien défendus.
Échapé, mais trop tard, & fuyant nos Frontières,



Depuis cinq ans en proie aux armes étrangères,
Je passai sous un Ciel encor plus ennemi,
Où le Soleil n'échaûfe & ne luit qu'à demi,
Tombeau de la Nature, éfroyables Rivages
Que l'Ours dispute encore à des Hommes sauvages;
Azile inhabitable, & tel qu'en ces Déserts,
Tout autre Fugitif eût regrèté ses fers.
Sans Amis, sans Patrie, ignoré sur la Terre,
C'est-là, durant trois ans, que je fuis & que j'èrre;
Qu'impuissant Ennemi, qu'Amant infortuné,
Je maudis mile fois le jour où je suis né.
Une misère enfin si profonde & si rare
Trouva quelque pitié dans ce Climat barbare.
Des Cavernes du Nord, du fonds de ses frimats,
Je sçus faire sortir des Hommes, des Soldats,
Et même des Amis généreux & fidèles
A ne le pas céder aux Ames les plus belles.
Suivi d'Eux, je reviens; & les âpres Hivers
Nous font, d'un pied léger, franchir de vastes mers.
A peine ai-je abordé cette triste Contrée,
Et, de quelques succès, signalé mon entrée,
Que l'espoir, à ce bruit, renaîssant dans les cœurs,
Range nos vieux Guerriers sous mes Drapeaux vengeurs.
C'est alors, que pour vaincre, il fallut disparoître :
Et qu'un prix publié (dignes armes d'un Traître)
Abandonant ma vie aux plus indignes mains,
Environa mon Camp, le remplit d'Assassins.
Je dépoüille d'un Chef l'aparence nuisible :

Travesti, mais des Miens partout l'ame invisible,
Je marche à la faveur de ce déguisement;
Et Gustave à couvert, triomphe impunément.
Dans Stockolm, à l'abri de l'heureux stratagême,
Je viens seul me servir d'Émissaire à moi-même.
Là, je vois mon devoir écrit de tout côté.
D'un Temple, d'un Palais le marbre ensanglanté,
Une Veuve, une Fille, une Mère plaintive,
Tout m'émeut; tout retrace à mon ame atentive,
L'Instant où, de leur Fils réclamant le secours,
Périrent sous le fer les Auteurs de mes jours.
Et juge de ma tendre & vive impatience,
Quand, le cœur embrâsé d'amour & de vengeance,
Je lançe mes regards vers l'horrible Prison,
Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon.
J'assemble mes Amis; mon aspect les ranime;
J'ai peine à réprimer une ardeur magnanime;
Ils doivent, cette nuit, ataquer le Palais;
Tandis qu'à fondre ici des Bataillons tout prêts,
Du creux de nos Rochers, sortant sous ma conduite,
Amèneront l'alarme & le meurtre à ma suite.
Du carnage, mon nom sera l'afreux signal.
Mais je veux m'assurer, avant l'instant fatal,
D'un salut dont le soin m'agiteroit sans cesse;
Je veux, de ce Palais, enlever ma Princesse.
Dans ce dessein (qu'envain tu n'aprouverois pas)
Après avoir semé le bruit de mon trépas,
J'ose me présenter au Tiran que je brave,

A titre de Vainqueur du malheureux Gustave.
J'hésitois, je l'avoue, à m'y déterminer;
L'Ombre de l'imposture a de quoi m'étonner;
Mais songeons qu'il y va des jours d'Adélaïde:
Et croyons tout permis, pour punir un Perfide.

CASIMIR.

Et ne craignez-vous pas, Seigneur, en vous montrant,
Du Tiran soupçoneux le regard pénétrant?

GUSTAVE.

Non. Lorsque le Barbare usa de violence,
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence;
Et rendu par le tems méconnoissable aux Miens,
Je puis me présenter sans risque aux yeux des Siens.
Mais quand, pour m'introduire auprès de la Princesse,
Il ne me faut pas moins de courage & d'adresse;
Que personne (du moins tel est le bruit public)
Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric;
Ami, j'y réfléchis. Dis moi. Comment t'en croire?
Surquoi l'assures-tu fidèle à ma mémoire?

CASIMIR.

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir;
Sur sa pitié pour Elle, & sur son désespoir.
N'en cherchez pas, Seigneur, de preuve plus solide;
Son désespoir nous peint celui d'Adélaïde.
Quoiqu'Amant maltraité, son cœur compâtissant

N'a de maux & d'ennuis que ceux qu'elle ressent.
Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuse.
Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'acuse.
Du Tiran qui le sert, il déteste l'apui.
Ses prétentions même ont céssé d'aujourd'hui.
D'aujourd'hui, comme un crime, il regarde sa flamme.

GUSTAVE.

Voilà, pour un Rival, bien de la grandeur d'ame.

CASIMIR.

Et c'est ce que je vois de plus flateur pour Vous.
Plus le Rival est grand, plus le triomphe est doux.

GUSTAVE.

J'aimerois mieux une Ame & moins noble & moins tendre.
Moins Frédéric prétend, plus il a dû prétendre.
Que n'eût pû sa vertu sur un cœur vertueux?
Je serois bien injuste & bien présomptueux,
Si le Ciel aujourd'hui vouloit que je périsse,
D'exiger ou d'atendre un si grand sacrifice..
La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous lier.
On l'estime; on l'eût plaint: il m'eût fait oublier.
Déja peut-être .... Mais mes yeux vont m'en instruire.
Un plus long entretien, Ami, nous pouroit nuire.
Sors; je cours te rejoindre au sortir de ces lieux,
Aprendre à nos Amis à te conoître mieux,
Te redonner entre Eux le rang que tu mérites,
Concerter notre marche, en mesurer les suites,
Et t'indiquer, en cas de revers imprévûs,
Les moyens d'y pourvoir, & de n'en craindre plus.

SCENE IV.

GUSTAVE.

MEs yeux vont lire au fond du cœur d'Adélaïde.
Je tremble. Voilà donc ce Gustave intrépide
Qui vient changer la face & les destins du Nord?
Ce Guerrier redouté qui méprisant la mort,
Jusques dans son Palais, vient braver Christierne!
Un mouvement jaloux l'abat & le consterne!
De quoi jaloux encor? J'en rougis: mais, hélâs!
Tendre & toujours absent, quels soupçons n'a-t-on pas;
Quelqu'un paroît. Gardons que ce trouble n'éclate!

SCENE V.

CHRISTIERNE; GUSTAVE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

QUEL air tranquile & fier! Je vois ce qui la flate;
Elle croit qu'on la trompe, & loin de renoncer....
Est-ce là le Soldat qu'on vient de m'anoncer?
Celui qui de Gustave aporte ici la tête?

GUSTAVE.

Oui Seigneur. Triomphez; & que le Ciel aprête
A tous vos Ennemis un semblable destin!

CHRISTIERNE.

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main ?

GUSTAVE.

Je ne paroîtrois pas avec tant d'assurance,
Si ce gage fatal n'étoit en ma puissance.
C'est un spectacle afreux dont vous pouvez joüir :
Et c'est à vous, Seigneur, à vous faire obéir.

CHRISTIERNE.

Ton nom ?

GUSTAVE.

En avoir un que tout le monde ignore,
C'est, selon moi, Seigneur, n'en point avoir encore ;
Mais je me sens une ame au-dessus du commun,
Qui bientôt m'en promèt & saura m'en faire un.

CHRISTIERNE.

Tous les déguisemens de ce Chef téméraire,
A tes yeux vigilans, n'ont donc pû le soustraire ?

GUSTAVE.

Quelque forme qu'il prît, Seigneur, pour échaper,
Je le conoissois trop, pour m'y laisser tromper.

CHRISTIERNE.

Où l'as-tu rencontré ? Dans quelle circonstance,
Le Ciel a-t il livré le Traître à ma vengeance ?

GUSTAVE.

Quand vous aviez, pour Vous, tout à craindre de Lui.

CHRISTIERNE.

En quels lieux ? Dans quel tems ?

GUSTAVE.

A Stockolm. Aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux !

GUSTAVE.

Ici même ; & dans l'inſtant peut-être,
Qu'au péril de vos jours, il alloit reparoître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes. Pourſuis. Comment triomphes-tu ?
L'as-tu pris ſans défenſe ? Ou l'as-tu combatu ?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.
Vous pourez dans la ſuite éprouver mon courage ;
Et vous verrez alors, quand je cueille un laurier,
Que je le ſçais cueillir en généreux Guerrier.

CHRISTIERNE *à Rodolphe.*

J'aime ſa noble audace. (*à Guſtave*) Indique ton ſalaire.
Si j'ai promis trop peu, dis ce qui peut te plaire.

GUSTAVE.

Mon bras, dans ce motif, ne s'étoit point armé.
Un intérêt ſi bas l'auroit mal animé.
J'eus pour objèt unique, en expoſant ma vie,

La gloire de servir mon Maître & ma Patrie :
Et puisque l'honneur seul excita ma valeur ;
Veüillez, pour tout salaire, aquiter cet honeur.

CHRISTIERNE.

Tu n'auras pas conçû d'espérance frivole.
Prononce. Que veux-tu ?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Explique toi.

GUSTAVE *tirant un billèt.*

Gustave, aux Portes de la Mort,
A tracé cet écrit par un dernier éfort ;
Et j'ai crû lui pouvoir hazarder la promesse
De le rendre aujourd'hui moi-même à la Princesse.

CHRISTIERNE.

Voyons ce qu'il contient ; tu seras satisfait.
Je connois sa main ; donne. Oui, c'est elle en éfét.

(Il lit.)

Adieu, Princesse infortunée.
La victoire n'est pas du plus juste Parti :
Je vous servois, je meurs ; telle est ma destinée :
Et mon Astre cruel ne s'est point démenti.
D'une félicité vainement atenduë,
Si vous m'aimiez encore, oubliez les douceurs.

Votre repos m'occupe au moment où je meurs :
Règnez ; je vous remèts la foi qui m'étoit duë ;
Laissez-en désormais disposer lés Vainqueurs.

(à Gustave lui rendant le billèt.)

Sors. Avant que le jour de ces lieux disparoisse,
Rodolphe te fera parler à la Princesse.

GUSTAVE.

Il me reste une grace à demandèr...

CHRISTIERNE.

Et quoi ?

GUSTAVE.

Que, par ménagement & pour Elle & pour Moi,
On ne m'anonce point comme auteur de sa perte ;
Mais comme un simple Ami dont la main s'est oferte....

CHRISTIERNE.

Je t'entens : ç'eût été le prémier de mes soins.

SCENE VI.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

HÉ bien, lui faudra-t-il encor d'autres Témoins ?
Elle en croira Gustave : elle verra sa lètre ;



Et son dernier avis peut enfin la soumètre.
Mais que son cœur se rende ou non ; j'aurai sa main.

RODOLPHE.

Sans doute, un peu de tems....

CHRISTIERNE.

Non, Rodolphe : demain.
C'est tout le tems que peut soufrir la violence
D'un amour qu'ont lâssé la gène & le silence.
Soumise ou non, demain, elle m'a pour Époux.

RODOLPHE.

Sans vous embaraſſer des fureurs d'un Jaloux,
D'un Rival qu'apuîront des Sujèts infidèles ?

CHRISTIERNE.

Vains discours ! Je ne crains ni Lui, ni les Rebèles.
Frédéric y renonce ; osant le déclarer,
Lui-même, il s'est privé du droit d'en murmurer.
Et quant à mes Sujèts, tout le mal ne procède
Que du feu de la guerre allumée en Suède.
Ici, par mon himen, quand j'aurai tout calmé,
Là bientôt, par la peur, tout sera désarmé.
Je te dispense enfin de ces marques de zèle.
J'adore Adélaïde, & je ne vois plus qu'Elle.
Toi-même qui l'as vuë, à d'amoureux transports
Peux-tu, sans injustice, oposer tes éforts ?
Quel est donc mon pouvoir ? Maître de tant de charmes,

S'agira-t-il toujours de contrainte, d'alarmes,
D'obstâcles, de délais, de mesure à garder ?
Il s'agit de mourir, ou de la posséder.
Il n'est point de périls que l'amour ne dédaigne.
Diférer est le seul aujourd'hui que je craigne.
Il me reste un Rival qui s'est fait estimer ;
Si je perds un instant, il peut se faire aimer.

RODOLPHE.

Reposez-vous, Seigneur, sur Ceux qui vous secondent.
Elle le verra peu : mes soins vous en répondent.
Je veillerai sur Eux. Vous, si vous m'en croyez,
Ne précipitez rien ; daignez plaire : essayez
D'écarter ce qui peut ocuper sa pensée.
Dequoi n'est pas capable une Amante insensée ?
Voulez-vous....

CHRISTIERNE.

Oui, Rodolphe, oui ; telle est mon ardeur :
Dût-elle, entre mes bras, signaler sa fureur,
Fût-ce, à la Perfidie, allier la Tendresse,
Et placer dans mon lit la Haine vengeresse..........
Mais dequoi s'alarmer au sein de la Vertu ?
J'aurai sa foi ; je l'aime, & je règne. Crois-tu
Que, du lien formé, la sainteté soit vaine ?
Les Autels sont alors les bornes de la haine.
Les noms de Roi, d'Époux, ne désarment-ils pas ?
L'himen a des devoirs ; le thrône a des apas :

L'un ou l'autre peut-être adoucira son ame.
Tantôt, tu permètois plus d'espoir à ma flame.
D'un Amant couroné, tu relevois les droits;
Et l'amour, à t'entendre, obéïssoit aux Rois.

RODOLPHE.

Aussi je ne crois pas la Princesse, infléxible.
Quelques soins, quelque égard peut la rendre sensible.
Si même à Frédéric elle résiste encor,
Ne l'en acusez point.

CHRISTIERNE.

Et qui donc?

RODOLPHE.

Léonor.
Cette Femme, Seigneur, vous est-elle connuë?

CHRISTIERNE.

C'est, s'il m'en souvient bien, la Suivante éperduë
Qui, le jour qu'en ces lieux je portois le trépas,
Soutenoit la Princesse expirante en ses bras.

RODOLPHE.

C'est votre véritable & mortelle Ennemie.
Seigneur, Adélaïde est, par elle, afermie
Dans le ressentiment qu'elle fait éclater.
J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter.
Je dis plus; je la crois toute autre qu'on ne pense.
Ce qu'elle est, se démêle à travers l'aparence;

Et tout ſon air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,
Quelqu'un bien au-deſſus du rang qui l'avilit.
En tout ceci, daignez ſoufrir que je vous guide.
Séparons Léonor d'avec Adélaïde.

CHRISTIERNE.

Ayant à la flèchir, ce ſera l'irriter.
N'importe : ton avis n'eſt pas à rejeter.
Uſe, en homme éclairé, de ton zèle ordinaire.
Obſerve-les de près : &, s'il eſt néceſſaire,
Pour peu que tes ſoupçons pénètrent plus avant,
Tu peux les ſéparer. Vas ; mais auparavant,
A quelque grand péril qu'un prompt himen expoſe,
Vole au Temple ! Que tout, pour demain, s'y diſpoſe.
Préviens-en de ma part la Fille de Sténon,
De l'Époux ſeulement laiſſe ignorer le nom ;
C'eſt au pied de l'Autel où je dois la conduire,
Qu'en Monarque abſolu, je prétens l'en inſtruire.

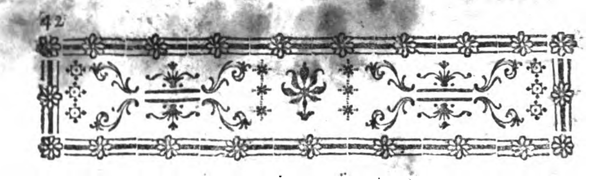
RODOLPHE.

Vous pouvez tout, Seigneur. Si pourtant....

CHRISTIERNE.

Plus d'avis,
Ni de retardemens. Je le veux. Obëis.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PRÉMIERE.

ADÉLAIDE, SOPHIE.

ADELAIDE.


É bien, chère Sophie, après tant de misère,
Libre enfin tu t'és vuë entre les bras d'un Père ?
Je partage avec toi.... Mais je vois, à tes pleurs,
Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs.

SOPHIE.

Que la prison n'a-t-elle été ma sépulture !
J'eûsse ignoré des maux dont frémit la nature.

ADÉLAIDE.

Ainsi, dans notre sang, l'Ennemi s'est baigné ?
Et le fer destructeur n'aura rien épargné ?

SOPHIE.

Il a laissé partout le deüil & le ravage.

Nous ne nous en faisions qu'une imparfaite image.
Cette Ville n'est plus qu'un débris éfrayant,
Où l'œil épouvanté la cherche, en la voyant.
Stockolm a disparu; sa splendeur est éteinte;
Un Désert est resté. Vaste & lugubre Enceinte,
Où tout ce que la Guerre épargna de Héros,
A péri dès long-tems par la main des Bourreaux.
Mon Père fut du nombre, & je viens de l'aprendre;
Mais envain je demande où repose sa cendre;
Et c'est m'aprendre assez que de son triste sort,
L'horreur s'est étenduë au-delà de sa mort.

ADÉLAIDE.

Ton Père fut fidèle & chèr à sa Patrie;
Pour oublier sa mort, souviens-toi de sa vie;
Et te sers des conseils dont tu sçavois si bien
Combatre ma douleur, quand je pleurois le mien.
Hélâs! Quels sont tes maux près de ceux que j'endure!
Vois gémir à la fois l'amour & la nature.....
Car enfin, sois sincère, en crois-tu Léonor?
Qu'en pense-tu? Son Fils respire-t-il encor?

SOPHIE.

Non, Madame; sa mort n'est que trop avérée.

ADÉLAIDE.

Cruelle! Eh, quel témoin t'en a donc assurée?

SOPHIE.

Le Meurtrier poursuit son salaire à la Cour.

ADÉLAIDE.

Le même coup, deux fois, m'assassine en un jour !

SOPHIE.

Ce qui doit rendre encor nos regrèts plus sensibles,
C'est l'espoir dont flatoient ses armes invincibles.
Le Ciel, depuis six mois, favorisoit ses coups.
De triomphe en triomphe il s'avançoit vers Nous.
Nos malheurs l'atendoient au bout de la Carière :
C'est-là qu'il est frapé d'une main meurtrière ;
Et qu'à ce Défenseur long-tems victorieux,
On arrache la palme & la vie, à nos yeux.
Sa déplorable Mère est enfin convaincuë ;
Et du coup trop certain sa grande ame abatuë....

ADÉLAIDE.

Nous nous importunons dans notre acablement.
J'ai besoin, comme toi, d'être seule un moment.

SCENE II.

ADÉLAIDE.

ET ma douleur profonde, à ce récit funeste,
De mes jours malheureux n'a pas tranché le reste !
Ainsi donc la vertu cède au crime impuni !
Toute erreur est cessée ; & tout espoir fini !
Ai-je bientôt du Ciel épuisé la colère ?
O mort ! ô seul azile !....

SCENE III.

ADÉLAIDE, LÉONOR.

LÉONOR.

AH ma Fille !

ADÉLAIDE.

Ah ma Mère !

LÉONOR.

Moi ſans Fils, comme Vous maintenant ſans Époux,
Notre unique reſſource eſt à des noms ſi doux.

ADÉLAIDE.

De notre liberté voilà donc les prémices ?

LÉONOR.

Et l'équité des Cieux que j'ai crûs plus propices !

ADELAIDE.

Préſſentimens trompeurs !

LÉONOR.

Tous nos vœux ſont trahis.

ADÉLAIDE.

O mon dernier eſpoir ! ô Guſtave !

LÉONOR.

O mon Fils !

ADÉLAIDE.

Heureuses qu'en ce jour d'amertume & d'alarmes,
Il nous soit libre encor de confondre nos larmes!

LÉONOR.

Qu'il vive en votre cœur! Ne l'oubliez jamais!
Je vivrai du plaisir d'adoucir vos regrèts.

ADÉLAIDE.

S'il vivra dans mon cœur! Oubliez-vous, Vous-même,
Combien, depuis quel tems, à quel titre je l'aime?
Oubliez-vous, Madame, en ce triste moment,
Que je le pleure à titre & d'Époux & d'Amant?
L'un à l'autre promis presque dès ma naissance,
Le désir de lui plaire ocupa mon enfance:
Et quand ce Prince aimable abandona ces lieux,
Un souvenir si chèr atendrit nos adieux.
Bien que mon second lustre alors finît à peine,
L'éloignement n'a fait que resserrer ma chaîne.
Ma flame, en atendant des nœuds plus solennels,
Croîssoit de jour en jour sous vos yeux maternels.
A ma vive amitié, je mesurois la sienne.
Mon Père fut le sien, sa Mère étant la mienne.
Vous cultiviez en moi des sentimens si doux.
Ils faisoient notre joie. Ah, Madame! Est-ce à Vous,
Quand la mort nous l'enlève, est-ce à Vous d'oser croire
Qu'un Autre le pouroit bannir de ma mémoire?
Qui seroit-ce? Jamais Frédéric, à mes yeux,
Tout soumis qu'il paroît, ne fut plus odieux!



LÉONOR.

Encore est-ce un bonheur que, dans nôtre infortune,
Il sçache comander à sa flame importune ;
Et que l'Usurpateur, jusqu'ici son apui,
Semble craindre à présent de vous unir à Lui.
Oh, que vous voyant libre & moins tiranisée,
Étrangement, tantôt, je m'étois abusée !
A de justes remords, j'imputois sa douceur.
Mais c'est qu'il ne voit plus d'obstâcle à sa grandeur.
Ne craignant plus mon Fils, il n'a plus rien à craindre,
Plus rien qui maintenant le force à vous contraindre.
Il ne s'étoit plié qu'à des raisons d'État
Qu'il a sçû mieux trancher par un assassinat.

ADÉLAIDE.

Madame, atendons-nous à quelque ordre sinistre.
Le Tiran se fait craindre à l'aspect du Ministre.

SCENE IV.

ADÉLAIDE, LÉONOR, RODOLPHE.

RODOLPHE.

NON, Madame ; le Roi veut faire désormais
A la sévérité, succèder les bienfaits.
En ce jour, où tout prend une paisible face,



Il veut que le Passé se répare & s'éface ;
Qu'avec la liberté ; vous repreniez vos droits ;
Et que votre bonheur courone ses exploits.
La Garde qui vous suit déja n'est plus la sienne.
Ce Palais reconoît en Vous, sa Souveraine :
Comandez-y, Madame ; & remplissez un rang ;
Où la Vertu vous place encor plus que le Sang.

ADÉLAIDE.

Si ton Maître est touché des pleurs qu'il fait répandre,
Si, d'un tel Bienfaicteur, mon bonheur peut dépendre,
Si tout, dans ce Palais, se doit assujètir,
Si j'y comande enfin ; qu'on m'en laisse sortir.
Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire.
Il est d'afreux Climats qui bornent cet Empire ;
La Nature y languit loin de l'Astre du jour ;
Mon repos, mon bonheur est là ; c'est le Séjour,
L'Azile & le Palais qu'on demande à ton Maître ;
Et non, des lieux soüillés du sang qui m'a fait naître.
Qu'il daigne en ces Déserts me faire abandoner.
Loin de Lui, je consens à lui tout pardoner.

RODOLPHE.

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.
Que parlez-vous d'aller, dans un Climat sauvage,
D'un Peuple qui vous aime ensevelir l'espoir ?
Faites céder pour Lui la tristesse au devoir.
Faites céder pour Vous la foiblesse à la gloire.
On dépose à vos pieds les fruits de la Victoire.
Votre Père n'eût eû qu'un Sceptre à vous laisser.

Dans



Dans un Rang trop commun c'étoit vous abaîsser.
La Fortune se sert de votre malheur même,
Pour vous ceindre le front d'un triple diadême ;
Mais c'est en exigeant le don de votre main,
Madame ; & les Autels sont parés pour demain.

LÉONOR.

De nos Persécuteurs le Ministre barbare
Leur a-t-il inspiré l'ordre qu'il nous déclare ?
Ou peut-il ignorer, s'il ne fait qu'obéïr,
Qu'obéïr aux Tirans, souvent c'est les trahir ?
Parlons à cœur ouvert, & laissez l'insolence
Qui, sous un beau semblant, masque la violence ;
L'Usurpateur a mis le comble à ses forfaits ;
De leur fruit dangereux il veut joüir en paix ;
Et l'Himen qu'il opose à la haine publique,
De ses Pareils toujours fonda la politique.
Mais quel tems choisit-il, pour en former les nœuds ?
Qu'il soit prudent dumoins, s'il n'est pas généreux.
Qu'insultant lâchement aux pleurs de la Princesse,
Toute pudeur en Lui, toute humanité cesse :
Bravera-t-il un Peuple encor mal asservi ?
Idolâtre d'un Sang dont on s'est assouvi ?
Qui, pour prémier trophée, à cette horrible Fête,
De Gustave égorgé, verra porter la tête ?
Que ces restes sanglans, nos cris, notre fureur,
Soient, au Néron du Nord, des sources de terreur !

C

RODOLPHE.

Réprimez, Léonor, une audace inutile.
Du Vainqueur à jamais le pouvoir est tranquile;
Et du Vaincu la tête exposée en ces lieux,
N'y doit épouvanter que les Séditieux.

LÉONOR.

Ciel vengeur! Se peut-il que ta justice endure
D'un semblable Vaincu le malheur & l'injure?
De Ceux qu'on assassine, est-ce donc là le nom?
Téméraire! En nommant le Gendre de Sténon,
Respecte d'un Héros l'auguste caractère;
Surtout, en adressant la parole à sa Mère.

RODOLPHE.

Vous, sa Mère!

ADÉLAIDE.

Il manquoit cette horreur à mon sort.
Vous avez prononçé l'arrêt de votre mort.

RODOLPHE.

Non, Madame. Le Roi ne cherchant qu'à vous plaire,
Je réponds de ses jours, dès-qu'elle vous est chère.
Elle vivra. Soufrez seulement qu'on aît soin
D'écarter de l'Autel un semblable Témoin;
Et que, pour contenir la douleur qui l'égare,
D'avec Vous aujourd'hui mon devoir la sépare.

ADÉLAIDE.

Nous séparer, Cruel ! Et qui t'en a chargé ?

RODOLPHE.

Pour mon Maître, pour Vous, je m'y crois obligé.
Gardes !

ADÉLAIDE.

Qu'oses-tu faire ? Est-ce là ma puissance ?

RODOLPHE.

Vous servir, ce n'est pas manquer d'obéissance.

LÉONOR.

Adieu, Madame, adieu. Ce triste éloignement
D'un trépas désiré hâtera le moment.
Le Tiran m'ofriroit une grace inutile.

ADÉLAIDE.

Entre mes bras encore, il vous reste un azile !
Animés de l'excès des plus vives douleurs,
Ces foibles bras sçauront vous disputer aux leurs !
Eh, quoi ! Vous me laissez désolée & confuse ?
A mes embrassemens ma Mère se refuse ?

LÉONOR.

Que me reprochez-vous ? Hé bien, je les reçois,
Madame ; honorez-m'en pour la dernière fois.
Mais prenez dans les miens un peu de ma constance.
Ne vous oubliez pas jusqu'à la résistance.

Qu'espérer des éforts d'une tendre amitié ?
Est-il ici, pour Nous, ni respect ni pitié ?
Et le sexe & le rang y sont sans privilèges.
Le sort nous abandonne à des mains sacrilèges;
Les dés-armerez-vous par d'inutiles cris ?
A tant d'indignités oposons le mépris !
Que le vôtre, en ce jour, plus que jamais éclate !
Confondez hardiment l'espoir dont on se flate !
Redoutant vos Sujèts prêts à se révolter,
Christierne à vos jours n'oseroit atènter :
A qui donc ose ici vous traiter en Esclave,
Expliquez-vous en Reine, en Veuve de Gustave !
Redemandez le sang d'un Père, d'un Epoux !
Pleurez-les ! Pleurez-moi ! Vengez-les ! Vengez-vous !
Je ne me croirai point d'avec vous séparée,
Si, fidèle à l'amour que vous m'avez jurée....
Vous le serez. C'est trop ofenser votre foi.
Vous ne trahirez point Sténon, mon Fils, ni Moi.
Adieu. (*à Rodolphe.*) Fais ton devoir. *Elle sort.*

RODOLPHE.

Gardes ! Qu'on la retienne.



SCENE V.

ADÉLAIDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

MADAME, une autre voix plus forte que la sienne,
Du côté le plus sûr, sçaura guider vos pas.
La Mère, sur le Fils, ne l'emportera pas.
On ne veut rien de Vous, qu'il n'aît voulu Lui-même.
Du moins, si vous bravez l'autorité suprême,
Un Amant peut ne pas vous suplier envain.
On a de Lui pour Vous un billèt de sa main :
Ses derniers sentimens s'y font assez conoître.
Un des Siens vous l'aporte ; & je le vois paroître.
Je vous laisse.

SCENE VI.

GUSTAVE, ADÉLAIDE.

GUSTAVE *à part, & au fond du Théâtre.*

J'AI vû tout ce que j'avois craînt.
Mon bonheur n'est pas tel que l'on me l'avoit peint.
Au Temple, où tout est prêt, ma Mémoire est proscrite.

ADÉLAIDE,
sans presque tourner les yeux de son côté.

Aprochez. Je conçois quel trouble vous agite.
Mon aspect vous rapelle un Prince qui n'est mort,
Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort.
Sans Moi, vous n'auriez pas à regrèter sa vie.

GUSTAVE,
élevant peu la voix, & s'avançant lentement.

Son malheur, jusques-là, n'est digne que d'envie,
Madame; à vos Sujèts rien ne paroît plus doux,
Que l'honeur de combatre & de mourir pour Vous.
Gustave, je l'avouë, avoit plus à prétendre;
Il croyoit....

ADÉLAIDE, *sans l'envisager.*

Vous avez un billèt à me rendre.

GUSTAVE.

Oui, Madame; au milieu des horreurs du trépas,
Il a, de vos sermens, afranchi vos apas;
Et le dernier éfort de son amour extrême
Est allé jusqu'au soin de vous rendre à Vous-même.

ADÉLAIDE *prenant le billèt.*

Il eût dû s'épargner des éforts superflus.
(*L'ayant ouvert*)
C'ést Lui-même. Écoutons un Amant qui n'est plus.
(Après avoir lû bas quelque tems.)
. . . . (Haût.)

D'une félicité vainement atenduë,
Si vous m'aimiez encore, oubliez les douceurs.
Votre repos m'ocupe au moment où je meurs.
Regnez; je vous remèts la foi qui m'étoit duë;
Laissez-en désormais disposer les Vainqueurs.
Que plûtôt, mile fois périsse Adélaïde!
Voilà donc mon arrêt, & sur quoi l'on décide?
Injuste Frédéric! Est-ce-là ta vertu?
Ton Rival expiroit: de quoi te prévaux-tu?
Son aveu, de mon sort ne te rend pas l'Arbitre;
Il est, pour Toi, plûtôt un exemple, qu'un titre.
Ah, sur ce titre, envain ton espoir est fondé!
Gustave emportera le cœur qu'il a cédé.
De ce Héros, à Toi, daignerois-je descendre?
Ce qu'il a fait pour Moi, je le dois à sa cendre
Et m'embarassant peu d'une paix qui me fuit,
Mon amour veut le suivre, où le sien l'a conduit.
Reprenons le récit que ma douleur exige.

(*Se tournant vers Gustave.*)

Dites-moi... (*Il est à ses pieds*) Mais que vois-je?

GUSTAVE.

Adélaïde!

ADÉLAIDE.

Où suis-je?

GUSTAVE.

Dans les bras d'un Amant qui vit encor pour Vous!

ADÉLAIDE.

Ah!.... Je le reconois! J'embrasse mon Époux.

GUSTAVE.

O nom dont la douceur me paye avec usure,
Des malheurs dont j'ai crû voir combler la mesure !

ADÉLAIDE.

Et tu veux donc combler la mesure des miens,
Cruel ! Je n'atendois qu'une mort : & tu viens
M'en faire soufrir mile, en mourant à ma vuë !

GUSTAVE *se relevant avec fierté.*

D'un billèt captieux le sens vous a déçuë,
Madame ; si j'acorde aux Vainqueurs votre foi,
C'est qu'il n'est plus ici d'autres Vainqueurs que Moi.
Vos Bourreaux & les miens vont payer de leurs têtes,
Les cruautés....

ADÉLAIDE.

Songez & voyez où vous êtes !
Si quelqu'un....

GUSTAVE.

Je ne suis écouté que de Vous.
Casimir nous seconde, & veille ici pour Nous.

ADÉLAIDE.

Et d'erreur, en entrant, ne m'avoir pas tirée !
Avoir de mes regrèts prolongé la durée !
Et, sur des fictions, laissé couler mes pleurs !

GUSTAVE.

Ces pleurs m'étoient garands du plus grand des bonheurs

Ils remètoient la paix dans une ame saisie
Des terreurs d'une aveugle & tendre jalousie.
Terreurs que j'avoûrai comme un crime à présent ;
Mais dont mon cœur alors ne pouvoit être éxemt.
Le bruit de mon trépas, près de neuf ans d'absence,
Les feux de Frédéric, ses vertus, sa puissance,
Et dans le Temple enfin son bonheur anoncé....

ADÉLAIDE.

Ah, qu'un moment plûtôt mon amour ofensé,
A cette jalousie injuste & criminelle,
Oposoit un Témoin bien chèr & bien fidèle !

GUSTAVE.

Et qu'atester encore après ce que j'ai vû ?
Au fonds de votre cœur, l'heureux Gustave a lû.
Ne songeons qu'à l'exploit qui va me faire absoudre.
Cette nuit, vous règnez ; je vous vange ; & la foudre
Tombe sur Christierne, avant qu'elle aît grondé.
Sans le soin de vos jours, le coup eût moins tardé.
Mais vous étiez, Madame, à la merci d'un Traître ;
Qui, dans son désespoir, vous saisissant peut-être,
Le poignard, à nos yeux, levé sur votre sein,
Nous auroit arraché les armes de la main.
Nous mêmes, des fureurs désarmons la plus noire.
Qu'il ne dispose pas du prix de la victoire.
Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend,
L'usage est d'importance, & l'avantage est grand.

Il en faut profiter. Sitôt que la nuit sombre,
Sur ces lieux menacés, épaîssira son ombre,
Hâtez-vous de vous rendre au Portique ici près,
Où l'Elément glacé joint la Râde au Palais.
La Valeur atend là votre auguste présence.
A l'instant, mon triomphe & le vôtre comence;
Et j'immole, à vos yeux, Celui qui fit, aux siens,
Immoler les Auteurs de vos jours & des miens.
Vous pleurez! Doutez-vous du succès de mes armes?

ADÉLAIDE.

Non; je vous conois trop pour vous donner des larmes.
Que n'a pas déjà fait, que ne peut votre bras?
Et vos feux rassurés ne l'afoibliront pas.
Mais qu'à cet Ennemi dont vous craignez la rage,
Ma fuite laisse encore un précieux ôtage!

GUSTAVE.

De le faire avertir, il faut prendre le soin,
Madame; quel est-il?

ADÉLAIDE.

Ce fidèle Témoin
Près de qui s'instruiroit votre flame jalouse:
Une Tête aussi chère à Vous qu'à votre Epouse:
Votre Mère.

GUSTAVE.

Ma Mère! Eh quoi? ma Mère vit!

ADÉLAIDE.

Dans les fers d'où je sors, seule elle me suivit,
Et, près de Moi, resta tout ce tems inconuë.
Mais enfin sa douleur ne s'est plus contenuë,
Dès-que de votre mort le bruit s'est confirmé.
De ce qu'elle est, par Elle, on vient d'être informé;
Et déjà, dans la Tour, elle rentre peut-être.....

SCENE VII.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, CASIMIR.

CASIMIR.

J'Aperçois Frédéric, Seigneur; il va paroître.
Sortons!

GUSTAVE.

Ah, Casimir! Qu'ai-je apris? Viens, suis Moi.

ADÉLAIDE.

Gustave!.....

GUSTAVE.

Demeurez; & calmez cet éfroi.
Au lieu marqué, songez seulement à vous rendre!

ADÉLAIDE.

Ah, vous allez tout perdre, osant trop entreprendre!
Laissez de Frédéric implorer le crédit....

SCENE VIII.

ADÉLAIDE.

IL m'échape. Imprudente ! Où suis-je, & qu'ai-je dit
Mais que devois-je faire ? O fatale journée !
Par quels événemens seras-tu terminée ?

SCENE IX.

FRÉDÉRIC, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE.

SEIGNEUR ! Si vous m'aimez....

FRÉDÉRIC.

Ne me reprochez rien,
Madame ; cet amour se justifiera bien.
De notre Himen envain la pompe se prépare :
Malheur à qui l'ordone ! Oui, puisque le Barbare
Insulte à ma prière, aussi bien qu'à vos pleurs,
Il est tems d'oposer fureurs contre fureurs.
L'honeur, votre repos, voilà ma loi suprême.
Je n'aurai pas, pour rien, triomphé de Moi-même.
L'éfort m'a trop coûté pour en perdre le fruit.

Madame, ſoyez libre, & partons cette nuit.
La Flote eſt toute à moi, je diſpoſerai d'Elle.
La Fortune, les Vents, les Cœurs, Tout nous apelle.
Je n'ai que trop tardé. L'infortuné Danois
Me reproche ſes fers & l'oubli de mes droits.
Vos malheurs & les ſiens ſont devenus mes crimes.
Pour un Monſtre abhorré, ce ſont trop de Victimes.
Pouvant parler en Maître, & lâs de ſuplier,
Cauſe de tant de maux, j'y dois rémédier.
D'un ſi juſte Projèt, ſoyez l'heureux mobile.
Où je retrouve un Thrône, acçèptez un Azile,
Madame; & que, du ſoin qui m'anime pour Vous,
Renaîſſent & ma gloire & le bonheur de Tous.

ADÉLAIDE.

Non; je dois reſpecter l'Azile qu'on m'acorde,
Et ne pas y traîner une afreuſe diſcorde
Dont je ſerois, Seigneur, le flambeau déteſté.
Un autre eſpoir en Vous aujourd'hui m'eſt reſté.
Si vous ne la ſaûvez, Léonor eſt perduë!
Qu'avant la fin du jour, elle me ſoit renduë!
Sa vie eſt en péril; & la mienne en dépend.

FRÉDÉRIC.

J'avois traité de fable un bruit qui ſe répand.
De Guſtave en éfèt ſeroit-elle la Mère?

ADÉLAIDE.

Vous concevez par-là combien elle m'eſt chère,

Et tout le prix du tems qu'avec Moi vous perdez.
Seigneur ! Avant la nuit, si vous me la rendez,
Si, de votre amitié, j'obtiens cette assurance....
Mais dois-je vous parler de ma reconoissance ?
La Gloire seule émeut la Magnanimitè;
Et son prémier salaire est d'avoir éclaté.

SCENE X.

FRÉDÉRIC.

LAISSONS-là mon départ. Courons la satisfaire.
Elle m'ofre sans doute un moyen de lui plaire ;
Et de lui plaire encor par un soin généreux.
Quel plaisir, à ce prix, de pouvoir être heureux !

Fin du troisième Acte.



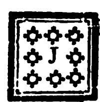


ACTE IV.

SCENE PRÉMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.


E prétens faire ainsi remonter ma vengeance
Aux sources du mépris qui bravoit ma puissance :
Léonor dont l'orgueil osa la balancer,
Expiera ce mépris, ou le fera cesser ;
De ses derniers discours rétractera l'audace,
Ou sentira l'éfêt de ma juste menace.
Est-elle, par ta bouche, instruite de son sort ?

RODOLPHE.

Elle a, devant les yeux, l'apareil de sa mort ;
Et j'atendois qu'il fit tout l'éfet qu'il doit faire,
Pour vous la ramener plus prête à vous complaire.

CHRISTIERNE.

Et, dis-moi ; d'un bonheur qu'il n'accèpta jamais,
De quel œil Frédéric a-t-il vû les aprêts ?

RODOLPHE.

Je le fais obſerver, ſans pénètrer encore
S'il cède, ou s'il réſiſte au feu qui le dévore.
Son départ, à la nuit, d'abord étoit marqué ;
Mais, preſque ſur le champ, l'ordre s'eſt révoqué.
Animé d'autres ſoins, & plein de confiance,
Maintenant il vous cherche avec impatience ;
Et Moi, d'un entretien que vous ne cherchez pas,
J'ai voulu, mais en vain, vous ſaûver l'embarras.
Sur mes pas, devant Vous, il eſt prêt à ſe rendre.

CHRISTIERNE.

Tôt ou tard il faut bien ſe réſoudre à l'entendre.
Et du Peuple quels ſont cependant les diſcours ?

RODOLPHE.

De la mort de Guſtave il veut douter toujours.
Sans perdre un ſeul inſtant, rendons la manifeſte ;
Ou ce doute, aujourd'hui, peut vous être funeſte.

CHRISTIERNE.

J'ignore quelle idée engageoit Caſimir
A m'éloigner de celle où tu viens m'afermir.
Oui, pour éteindre un feu que l'erreur perpétuë,

Présentons aux Mutins leur Idole abatuë ;
Dans la Place publique, où fut lû son arrêt,
Qu'à l'instant le Proscrit paroisse tel qu'il est.
Vas le prendre des mains de son brave Adversaire ;
Et de-là, devant Moi, fais paroître sa Mère.
Voici le Prince. Vas, cher Rodolphe ; & reviens
Interrompre au plûtôt de facheux entretiens.

SCENE II.

CHRISTIERNE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Vous avez désiré, Seigneur, que ma tendresse
Se chargeât d'essuyer les pleurs de la Princesse ;
Et je vois qu'on la prive, en ce jour de douleur,
Du seul soulagement qu'elle eût dans son malheur.
N'est-il pas tems enfin que le Vainqueur comence
A triompher des cœurs, s'il peut, par la clémence ?
Des cris du Malheureux ne vous lâssez-vous pas ?
Et faut-il que le sang marque ici tous vos pas ?
Gustave a succombé (Puisse, pour notre gloire,
Un semblable triomphe échaper à l'histoire)
Enfin Gustave est mort ; & tout vous est soumis.
Un coup infructueux joindroit la Mère au Fils.
La Princesse m'implore, & nous la redemande.

Pour l'intèrêt comun, soufrez que je la rende,
Seigneur; & qu'une fois vous ayant désarmé,
Je serve ce que j'aime, & puisse en être aimé.

CHRISTIERNE.

Prince, on ose abuser de votre ministère.
Le Rival de Gustave en doit craindre la Mère.
Le passé, ce me semble, à tous deux nous l'aprend;
Et c'est une imprudence en Vous qui me surprend.

FRÉDÉRIC.

La générosité jamais n'est imprudence.

CHRISTIERNE.

Elle n'ouvre que trop la porte à la licence.

FRÉDÉRIC.

Mais si l'on obèït; si l'on vous satisfait?

CHRISTIERNE.

Leur séparation produira cet éfèt.

FRÉDÉRIC.

Mes soins l'auront produit.

CHRISTIERNE.

Quoi? Cette Ame hautaine....

FRÉDÉRIC.

Obtenant Léonor, seroit moins inhumaine.

CHRISTIERNE.

Vous avez sa parole?

FRÉDÉRIC.

Elle n'a rien promis :
Mais je crois m'en pouvoir tout promètre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince, elle y compte en vain. C'est Moi qui vous l'anonce.

FRÉDÉRIC.

Quoi, je lui porterois cette triste réponse ?

CHRISTIERNE.

Triste ou non ; j'ai parlé. Ce decrèt vous sufit.

FRÉDÉRIC.

J'aurois crû mériter que l'on me satisfit.

CHRISTIERNE.

A son retour du Temple, on lui poura complaire.

FRÉDÉRIC.

Il s'agit d'une grace, & non pas d'un salaire.

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une aussi, quand je laisse espérer.

FRÉDÉRIC.

Mais la Princesse craint ; il faut la rassurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de son obëissance.
Léonor lui rendroit bientôt son arrogance.

De leurs derniers adieux on ſçait l'emportement.
Souvent l'amour d'ailleurs ſe flate aveuglément.
Le vôtre, un peu crédule & prompt à vous ſéduire,
A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire.
Vous eſpérez beaucoup. Ne pourroit-on ſçavoir
Les diſcours échapés d'où vous naît cet eſpoir ?

FRÉDÉRIC.

Non, Seigneur : je vous crois ; je l'ai mal entenduë.
Tant de gloire en éfet peut ne m'être pas duë ;
Je le veux. Mais en dois-je aimer moins l'équité ?
Et ne conſultant qu'elle, être moins écouté ?
Sommes-nous plus en droit d'oprimer l'Inocence ?
Ah ! ne pouvoir m'aimer, ce n'eſt pas une ofenſe
A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux :
Et j'en ai trop été le prétexte odieux.
La Princeſſe m'eſt chère ; oui, Seigneur, je l'adore.
Je l'ai dit mile fois, je le répète encore ;
Si j'en étois aimé, le ſoin de mon repos
Me rendroit redoutable au plus fier des Rivaux ;
Je ſoutiendrois mes droits au prix de mile vies ;
Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies
D'un choix qu'avant ma flame un Autre a mérité,
Je ne veux rien tenir d'aucune autorité ;
Rien ajoûter au poids des fers d'une Captive
Si digne du haût rang dont le Deſtin la prive ;
Rien devoir en un mot à ſes nouveaux malheurs.
Je reſpectois ſes feux : je reſpecte ſes pleurs.

Pour la dernière fois enfin je le déclâre :
Je n'y prétens plus rien. Le sacrifice est râre ;
Mais, nés pour comander, soyons dans nos projèts,
Nous-mêmes, & nos Rois, & nos prémiers Sujèts.
Je dis plus. Cédât-elle au pouvoir qui l'oprime,
Et mon plus bel espoir devînt-il légitime,
(Ainsi qu'il est permis de s'en flater encor)
Dès-qu'elle a, par ma voix, demandé Léonor,
Léonor, de ma main, lui doit être amenée.
Vous avez malgré moi conclu notre Himénée :
Je ne vous ai que trop secondé la dessus ;
Contentez-la, Seigneur ; ou ne me pressez plus.

CHRISTIERNE.

Soyez donc satisfait : loin que je vous en presse,
Je prétens qu'entre Vous toute liaison cesse ;
Et j'aurois déjà dû vous avoir déclaré
Que ce n'est pas pour Vous que l'Autel est paré.

FRÉDÉRIC.

Et pour Qui donc ?

CHRISTIERNE.

Pour Moi.

FRÉDÉRIC.

Pour Vous !

CHRISTIERNE.

Oui, pour Moi-mêm

Je l'épouse. D'où vient cette surprise extrême?
Quel Autre dans ma Cour, dégageant votre foi,
Pouvoit plus dignement vous remplacer que Moi?

FRÉDÉRIC.

Est-ce Moi (Moi, pour qui son cœur est tout de glace)
C'est Celui qu'elle aimoit qu'il faut que l'on remplace;
Et si quelqu'un le peut dignement remplacer,
Je ne reconois qu'Elle en droit de prononcer.
Quoi, Seigneur? C'est donc là l'usage que vous faites
Des droits de ma naissance, & du rang où vous êtes?
Mes refus généreux vous ont-ils couroné,
Ce Rang qui fut le mien, vous l'ai-je abandoné,
Pour voir dés-honorer l'éclat du Diadême?
Pour voir gémir le Foible, & pour gémir Moi-même?
Ainsi, vous confiant le plus saint des dépôts,
J'ai crû, de plus d'un Peuple, assurer le repos;
Et j'aurai préparé ma honte & leurs suplices!
Que dis-je? Malheureux dans tous mes sacrifices,
J'adore Adélaïde, & j'en suis estimé;
Je survis au Rival qui seul en est aimé;
Tout me force ou m'invite à m'en rendre le Maître;
Seul je me le défends; & vous prétendez l'être?
Du prix de cet éfort, je serai plus jaloux.
Je me suis immolé pour Elle, & non pour Vous.
L'apui de Frédéric ne sera point frivole.
Vous oserez me perdre: ou je tiendrai parole:
Oui, d'un si juste prix, vous païrez mes bienfaits;
Où vous vous soüillerez du plus noir des forfaits!

CHRISTIERNE.

Demeurez. Je ne veux vous perdre ni vous craindre :
Mais j'ai, de mon côté, comme vous, à me plaindre ;
Et laissant là le ton dont vous m'osez parler,
Perfide ! Cette nuit, où vouliez-vous aller ?
Gardes !

FRÉDÉRIC.

J'ai mérité que le Méchant m'acable.
Je fus son Bienfaicteur. Poursuis, Ciel équitable !
Protège Adélaïde, en foudroyant l'Ingrat ;
Et que ce soit ici son dernier atentat !

CHRISTIERNE.

En imprécations, l'impuissance est féconde.

SCENE III.

CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE *aux Gardes.*

QUE l'on suive ses pas, allez : qu'on m'en réponde ;
Et qu'il ne sorte plus de son apartement.
Rodolphe, je te vois frapé d'étonement.
Eh quoi, devois-je encor soufrir qu'un Téméraire.....

RODOLPHE.

La rigueur n'a jamais été plus nécessaire.

Tout me devient ſuſpect ; tout vous doit l'être ici ;
Et ce qui me ſurprend, va vous ſurprendre auſſi.
Guſtave n'eſt point mort.

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je ?

RODOLPHE.

Adélaïde
Nous en aprendroit plus ſur un projèt perfide
Dont elle a vû tantôt le Complice ou l'Auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi, ce fier Inconnu....

RODOLPHE.

N'étoit qu'un Impoſteur
Dont l'audace a dabord apuyé l'artifice ;
Et qu'elle a fait courir enſuite au Précipice.

CHRISTIERNE.

Son récit, ce billèt, tous ces bruits....

RODOLPHE.

Étoient faux.

CHRISTIERNE.

Et le Traître, dis-tu, qui trâmoit ces complots....

RODOLPHE.

Eſt en nos mains. De plus, par un bonheur extrême,
Inconnu, je crois, eſt Guſtave lui-même.

CHRISTIERNE.

CHRISTIERNE.

Gustave ! D'où te naît ce soupçon ?

RODOLPHE.

De tout l'or
Ofert à l'un des Miens qui gardoit Léonor.
Dans ses empressemens pour cette Prisonière,
On a crû voir un Fils alarmé pour sa Mère.
Le Garde incorruptible a feint de l'écouter.
Par ce moyen, sans bruit, on a sçû l'arrêter.
Je l'ai vû. Sur son front, au lieu de l'épouvante,
Sont peints le fier dépit & la rage impuissante.
Ses regards dédaigneux, un silence obstiné,
Tout me l'anonce tel que je l'ai soupçoné.
Quand vous le reverrez, vous jugerez de même ;
Mais, pour nous en convaincre, usons de stratagême.
Il ne peut être ici reconnu que des Siens
Moins prêts à reserrer qu'à rompre ses liens.
Songeons donc à percer prudemment ce Mistère.

CHRISTIERNE.

Il en est un moyen. Tu m'amenois sa Mère ?

RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment,
Pour vous entretenir de cet événement.

CHRISTIERNE.

Dans le Salon prochain, fais conduire le Traître,
Et qu'au prémier signal, il soit prêt à paroître.

Léonor le verra. S'il est son Fils; Ami,
La Nature jamais ne s'échape à demi.
Bientôt la vérité se verra confirmée
Dans les regards surpris d'une Mère alarmée.
Pour me nommer Gustave, elle n'a qu'à frémir.
Que cependant l'on fasse arrêter Casimir.
Il me trahit : ceci le condamne & m'éclaire.
Ainsi que Frédéric, à mes desseins contraire,
Il a pour Léonor employé son crédit.
Elle entre. Vas, cours, fais tout ce que je t'ai dit.

SCENE IV.

CHRISTIERNE, LÉONOR, SOPHIE.

CHRISTIERNE.

Votre Juge ofensé n'est pas inéxorable.
Dans vos prémiers transports, vous étiez excusable;
Peut-être, dans les miens, me suis-je trop permis;
En les dés-avoüant, cessons d'être Ennemis :
Mais sçachez profiter de ma bonté facile :
Et ne vous parez pas d'un orgueil inutile,
Qui pouroit vous couvrir de blâme en vous perdant.
On signale à sa honte un courage imprudent.
Le vôtre ne seroit qu'une aveugle foiblesse.
Car exposant des jours si chers à la Princesse,

Vous exposez les siens. Songez-y, Léonor.
Sauvez-la ! Sauvez-vous ! Il en est tems encor.
Promètez-moi près d'Elle une heureuse entremise.
A mes intentions, rendez-la plus soumise.
En un mot réparez ce que vous avez fait.
A ce prix, je pardone ; & je suis satisfait.

LÉONOR.

N'espère pas, Tiran, que mon orgueil se lâsse.
Le tien se satisfait à me parler de grâce,
Et le mien, à vouloir n'en mériter jamais.
Puissent mes soins te nuire autant que je te hais !
Vas ! J'ai de la Princesse afermi le courage.
Pour moi, je respirois après un long orage.
Les aprêts de ma mort fixoient tout mon espoir.
Pourquoi se changent-ils en l'horreur de te voir ?
Que nous proposes-tu ? Quelle ofre oses-tu faire ?
Quels traités ? Nous pleurons ; Moi, Gustave & son Père ;
Elle, un Thrône usurpé, son Père & son Époux.
Ce n'est qu'à des Vengeurs à traiter avec Nous ;
Et du traité, ta mort seroit le prémier gage.

CHRISTIERNE.

Toujours la même audace, & le même langage !
Et pourquoi toutes deux imputer à ma main
Les atentats d'un Autre, & les coups du Destin ?
Le Ciel favorisa mes armes légitimes.
Son Père & ton Époux en furent les Victimes.

J'ai vaincu, j'ai conquis, & n'ai rien uſurpé.
Pour ton Fils, dans ſon ſang, ma main n'a point trempé.
Suis-je ſon meurtrier ? Veut-on que je réponde
D'un coup....

LÉONOR.

Mérites-tu, Lâche, qu'on te confonde ?
Ta main n'a pas trempé dans le ſang de mon Fils ?
Et ſon aſſaſſin vient t'en demander le prix !
Et tes tréſors ouverts s'épanchent ſur le Traître !
Tu n'as pas ignoré qu'en payer un, c'eſt l'être.
Aux yeux des Nations dont tu te rends l'horreur,
Crois-tu, par ce détour, excuſer ta fureur ?
D'un forfait ſi viſible, eſt-ce ainſi qu'on ſe lave ?
Pour te juſtifier du meurtre de Guſtave,
Inflige au Scélérat des tourmens ignorés !
Que du Monſtre, à mes yeux, les membres déchirés,
Nous prouvent....

CHRISTIERNE.

J'y conſens. Qu'il meûre en ta préſence.
Tu verras ſi le crime ici ſe récompenſe ;
Si je me rends coupable aux yeux de l'Univers.
Rodolphe, paroîſſez !



SCENE V.

CHRISTIERNE, LÉONOR, GUSTAVE, RODOLPHE, SOPHIE, GARDES.

CHRISTIERNE.

Tiens, regarde ces fers.
Est-ce là donc un prix digne de tes reproches ?
Suis-je acusable encor du meurtre de tes Proches ?
Qu'il périsse ; & qu'enfin ce coup nous rende Amis.
Qu'on l'immole. Frapez !

LÉONOR *retenant le bras du Garde.*

Arrête !

CHRISTIERNE.

Ah, c'est ton Fils !

GUSTAVE.

Oui, je le suis. Je fais cet aveu sans contrainte.
Pour d'autres que pour Moi, j'eus recours à la feinte ;
Mais mon propre péril me défend d'en user ;
Et je le sens trop peu, pour daigner t'abuser.

LÉONOR *embrassant Gustave.*

O sang d'un cher Époux ! Fils d'un malheureux Père !
Dans quel état le sort te rend-il à ta Mère ?

GUSTAVE.

Madame, excitez moins un tendre ſentiment
Qui, de notre malheur, vient d'être l'inſtrument.
La ſeule Piété nous ravit la Victoire.
Sur le point de vous rendre un Fils couvert de gloire,
J'ai craint de vous laiſſer pour ôtage en ces lieux;
Et voulant vous ſauver, je péris à vos yeux.
Daignez, pour prix d'un ſoin ſi funeſte & ſi tendre,
(Si pourtant le dèvoir a des prix à prétendre)
Daignez ou retenir, ou me cacher vos pleurs.
Dérobons un triomphe à nos Perſécuteurs!
Guſtave à peine émû de ſa propre misère,
Oſeroit-il s'ofrir pour exemple à ſa Mère?
Que perdez-vous, Madame? Un Fils déjà pleuré;
Mais Moi qui vois la mort, d'un viſage aſſuré,
Que de regrèts mortels, au moment où j'expire!
Je perds, avec la vie, une Mère, un Empire,
D'incroyables travaux le fruit preſque certain,
Ma gloire, ma vengeance, Adélaïde enfin;
Pour tout laiſſer.... Hélâs! A qui?

LÉONOR.

Qu'on me ſoûtienne!

GUSTAVE.

Ma Mère!... mais ſes yeux ne s'ouvrent plus qu'à peine!
Elle ſe meurt! Soldat, frape! Délivre moi
De tant d'objèts d'horreur, de tendreſſe, & d'éfroi!
Frape!

CHRISTIERNE.

Prenez soin d'Elle ; amenez-la, Sophie ;
Et que votre secours la rapelle à la vie.

SCENE VI.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE.

GUSTAVE, il n'est pas tems encore de mourir.
Il faut auparavant ou me tout découvrir,
Ou s'atendre à languir long-tems dans les tortures.
Réponds. A quoi tendoient toutes tes impostures ?
Est-ce à l'assassinat qu'aspiroit ta vertu ?
Quel espoir, quel dessein, quel Complice avois-tu ?

GUSTAVE.

Si la Nature en Moi tantôt eût pû se taire,
Sourd à la voix du Sang, si j'avois pû me faire
Un cœur aussi farouche, aussi bas que le tien,
Je ne subirois pas ce funeste entretien.
Je veux bien m'abaîsser encore à te répondre ;
Et c'est pour t'obeïr, moins que pour te confondre.
Tâche à te rapeller ici tous mes discours.
Tu n'y remarqueras que de légers détours,
Sous qui la vérité maintenant reconuë,

A d'autres yeux qu'aux tiens, eût paru toute nuë.
Mais la soif de mon sang qui te les fascinoit,
Vers l'erreur, à mon gré, plus que Moi, t'entraînoit.
Sois sûr qu'un vrai courage animoit l'entreprise.
On n'assassine point l'Ennemi qu'on méprise.
Je te l'ai dit. Celui qui t'eût fait sucomber,
Sçait arracher la palme, & non la dérober.
Aux atentats, ma main ne s'est point éprouvée.
A la tête des Miens, la Princesse enlevée,
Je t'aurois donc ofert la Victoire ou la Mort,
Et le droit du plus Brave eût règlé notre sort.
Tels étoient mes projèts. Le Destin qui nous jouë,
Couronant le plus lâche, ordone que j'échouë.
Tu règnes, & je meurs. Triomphe; mais, crois moi
Ton bonheur sera court, triomphe avec éfroi.
Tant de Calamité que Stockolm a souferte,
Mes soins & mon exemple ont préparé ta perte.
Elle suivra la mienne, & la suivra de près.
Sois Maître de mes jours; & tandis que tu l'ês,
Éprouve ma constance au milieu des suplices.
Je n'y dirai qu'un mot. C'est que j'eus pour Complices,
Tous les Gens vertueux qu'ont lâssés tes forfaits.
Je ne les trahis point : tu n'en connus jamais.

CHRISTIERNE.

Ce mot seul va coûter bien chèr à ta Patrie.
Moins tu veux la trahir, plus tu l'auras trahie.
A qui tout est suspect, tout est indiférent.
Le sang des Suédois coulera par torrent.

Que, sur un Échafaût, le tien les en instruise :
Vas-y trouver la mort. Gardes ! Qu'on l'y conduise ;
Et que, dans un moment, je me sçache obéï.

SCENE VII.

CHRISTIERNE, GUSTAVE ADÉLAIDE, RODOLPHE, GARDES.

ADÉLAIDE *courant à Gustave.*

AH, Prince infortuné ! Quel arrêt ! Qu'ai-je oüi !

(*Se jettant au devant des Gardes.*)

Soldats, n'avancez-point ! N'osez rien entreprendre,
Qu'après que votre Maître aura daigné m'entendre ;
Et que sensible ou sourd à mes cris douloureux,
Il n'aît révoqué l'ordre, ou n'en aît donné deux.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, demeurez.

GUSTAVE.

Adieu, belle Princesse.
Vous sortirez bientôt des fers où je vous laisse.
Si Gustave en doutoit, vous ne le verriez pas
Si courageusement s'avancer au trépas.

ADÉLAIDE.

Eh pourquoi voulez-vous renoncer à la vie ?
Flèchiſſez ! Léonor, Moi, tout vous y convie.
(*Tombant aux pieds de Christierne*)
Serez-vous ſans pitié, Seigneur ? & ne peut-on....

GUSTAVE.

Adélaïde aux pieds du Bourreau de Sténon !

CHRISTIERNE.

Que direz-vous pour Lui ? Vous l'entendez, Madame.

ADÉLAIDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir ſur votre ame,
Plaignez mon infortune, & daignez m'écouter !

CHRISTIERNE.

Rien ne me plairoit tant que de vous contenter.
Il ne tiendra qu'à vous que je ne le témoigne.
Sa grâce eſt aux Autels.

ADÉLAIDE *bas.*

Faites donc qu'il s'éloigne.

CHRISTIERNE *à Rodolphe.*

Qu'on le mène où j'ai dit ; mais, en le gardant bien,
Que, juſqu'à nouvel ordre, on n'éxécute rien.
(*à Adel.*) Parlez ; je vous entens.

GUSTAVE.

Point de pitié cruelle.
Laiſſez fraper, Madame, & ſoyez-moi fidèle !

SCENE VIII.

CHRISTIERNE, ADÉLAIDE.

CHRISTIERNE.

MAis consultez vous bien ; & songez qu'aujourd'hui
L'éfort seroit funeste à bien d'autres qu'à Lui ;
Que si le Fils périt, la Mère est condamnée ;
Que Stockolm, à la flame, au fer abandonée
Regorgera du Sang de tous ses Citoyens.
Balancez maintenant mes avis & les siens.

ADÉLAIDE.

Quelles extrèmités, & quel arrêt terrible !
Vous n'adoucirez point ce couroux inflèxible ?
Quelle raison peut donc si fort intèresser
A ce fatal himen où l'on veut me forcer ?
Les droits que la naissance atache à ma Personne ?
Eh, s'il m'en reste encor, je vous les abandone !
La Fortune aujourd'hui vous les a confirmés ;
Joüissez-en ! Jamais les ai-je réclamés ?
Ces droits, depuis dix ans, cédés au droit des armes,
Ont-ils eû jusqu'ici quelque part à mes larmes ?
Les ai-je un seul instant regrètés ? Non, Seigneur.
Toute ambition cesse, où règne la douleur.
De mon Père égorgé la déplorable image,

De mon Amant proscrit la mort ou l'esclavage,
Son Rival importun, l'horreur de ma prison,
Ocupoient de trop près mon cœur & ma raison.
Aux soupçons toutefois si votre ame est livrée ;
Dans le séjour afreux dont vous m'avez tirée,
Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours !
Ou moins sévère, hélas ! terminez en le cours !
Mais ne me forçez point à me noirçir d'un crime !
A trahir un Amant fidèle & magnanime,
A qui ma bouche a fait les sermens les plus doux,
Qu'elle a même déjà nommé du nom d'Époux !
Veut-on qu'Adélaïde infidèle, parjure....

CHRISTIERNE.

Rompons, rompons le nœud d'où naîtroit cette injure !
Gustave, en expirant, va vous en afranchir.
Je ne vous laisse plus le tems d'y réflèchir.
Aussi-bien l'on conspire ; & je dois un exemple.
Holà, Gardes !

ADÉLAIDE.

Seigneur ! Qu'on me conduise au Temple !
Contentez Frédéric, & le faites chercher !
Qu'il vienne ! Sur ses pas, je suis prête à marcher.

CHRISTIERNE.

De vous servir encor, vous le croyez capable.
Mais vous comptez envain sur l'apui d'un Coupable
Qui trop long-tems rebelle à mon autorité,
Lui-même ici n'a plus ni voix ni liberté.

Nous saurons achever, sans Lui, cet Hyménée.
Venez, Madame.

ADÉLAIDE.

A qui suis-je donc destinée ?
Quel est Celui, Seigneur, à qui vous prétendez....

CHRISTIERNE.

Le Nord n'a plus de Reine ; & vous le demandez ?
Venez mètre, Madame, un terme à vos disgrâces,
Surmonter votre haine, en éfacer ses traces,
Sauver, en partageant le rang dont je joüis,
Gustave, Léonor, & tout votre Payis....
Rodolphe de retour ! Que viendrois-tu m'aprendre ?

SCENE IX.

CHRISTIERNE, ADÉLAIDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Sur la Flote, Seigneur, hâtons-nous de nous rendre
Par ces lieux détournés, on peut gagner le Port.
Fuyons ! Vous tenteriez un inutile éfort.
Grâce à l'activité d'Othon qui nous devance,
Le Prince & Léonor sont en votre puissance.
Saisi d'Eux, vous avez de quoi faire la loi.

CHRISTIERNE.

Moi, Fuir !

RODOLPHE.

C'est un parti qui révolte un grand Roi.
Mais vos armes, Seigneur, sont ici les moins fortes.
A des flots d'Ennemis Stockolm ouvre ses Portes.
Le traître Casimir qu'on cherchoit vainément,
Se fait voir à leur tête, & paroît au moment
Que la Place déja de Mutins étoit pleine,
Et que tous nos Soldats ne résistoient qu'à peine.
Le nombre nous acable ; &, pour tout dire enfin,
Le terrible Gustave a le fer à la main.
Rien ne l'arrête ; il vole ; & bientôt....

CHRISTIERNE.

Qu'il me voie !
Je cours le recevoir (*emmenant Adélaide.*)
Toi, tremble ! & de ta joie,
Viens payer, à ses yeux, ce transport indiscrèt !

ADÉLAIDE.

Qu'il vive ! Qu'il triomphe ! Et je meurs sans regrèt.

CHRISTIERNE *s'arrêtant.*

J'en suis le Possesseur ; & je la sacrifie !
(*à Rod.*) Fuis avec Elle, Ami ; ton Roi te la confie :
Je te suis : mais avant que de quitter ces Bords,
On s'y ressentira de mes derniers éforts.

Fin du quatrième Acte.

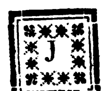


ACTE V.

SCENE PRÉMIERE.

ADÉLAIDE, SOPHIE.

ADÉLAIDE.


E revois la lumière, & tu veux que je vive;
Mais, sous quel astre enfin ? Suis-je Reine,
ou Captive ?
Parle, dois-je bénir ou détester tes soins ?
Tes yeux, de tant d'horreurs, étoient-ils les témoins ?

SOPHIE.

Non, Madame; j'étois dans ce Palais errante,
Lorsque, sans mouvement, pâle, froide & mourante,
Je vous ai prise ici de la main des Vainqueurs.
Étoient-ce vos Tirans, ou vos Libérateurs ?
Ma vuë, à tout cela, ne s'est guère atachée.
Léonor, de mes bras, venoit d'être arrachée.
Mon trouble, votre état, des cris renouvellés,
Par ces cris, les Vainqueurs au combat rapellés,
De tant d'événemens & le nombre & la suite

N'ont pû, de notre sort, me laisser bien instruite ;
Et du feu meurtrier le bruit sourd & lointain
Dit trop que le succès est encore incertain.
Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçuë,
C'est l'état déplorable où je vous ai reçuë.

ADÉLAIDE.

Tu pâliras, Sophie, au récit du danger,
Qu'en ce désordre afreux, l'on m'a fait partager.
Sur ces Bords, dont l'hiver a glacé la surface,
Mes Ravisseurs fuyoient ; & franchissant l'espace
Qui semble séparer le Rivage & les eaux,
M'enlevoient vers la Râde, où flotoient leurs Vaisseaux.
J'en croyois Frédéric ; & je m'étois flatée
De voir, en sa faveur, la Flote révoltée ;
Mais plus nous aprochions, moins j'avois cet espoir.
Tout ce que j'aperçois paroît dans le devoir.
Laissant donc pour jamais Gustave & ma Patrie,
Je demandois la mort ; quand ce Prince en furie,
Du Palais, où ses yeux ne me rencontroient point,
Entend mes cris, me voit, vole à Nous, & nous joint.
On se mêle. Je veux regagner le Rivage ;
Par tout je me retrouve au centre du carnage.
La Fortune se jouë en ce combat fatal.
Sur la glace, long-tems, l'avantage est égal ;
Elle nuit à la force, elle aide à la foiblesse ;
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.
Parmis des cris de rage & de mourantes voix,
Un bruit plus éfrayant, plus sinistre cent fois,

Sous Nous, autour de Nous, au loin se fait entendre.
La glace, en mile endroits, menace de se fendre,
Se fend, s'ouvre, se brise, & s'épanche en glaçons
Qui nâgent sur un Goufre où nous disparoîssons.
Rien encor, quelque éfroi qui dût m'avoir émuë,
Rien n'avoit échapé jusqu'alors à ma vuë;
Mais, du voîle mortel, mes yeux envelopés,
D'aucun objèt, depuis, n'ont plus été frapés.
Du reste, mieux que Moi, tu n'ês pas informée:
Ainsi, de plus en plus, tu me vois alarmée.
D'un rude & long combat, peut-être qu'afoibli,
Gustave est demeuré sous l'onde enseveli;
Peut-être que, sans Chef, nos Troupes fugitives
Auront, à son Rival, abandòné ces Rives;
Et quand je me figure, en proie à ses transports,
L'épouventable abîme où je retombe alors....

SOPHIE.

Non, non, d'un tel péril avoir été sauvée,
Au bonheur le plus grand, c'est être réservée,
Madame; espérez tout. Cessant d'être ennemi,
Le Destin rarement favorise à demi.

ADÉLAIDE.

Et que peut-il pour Moi? Que veux-tu que j'espère,
Le Fils m'étant rendu, s'il faut pleûrer la Mère?
Quelle joie ofrira la victoire à mon cœur,
Si Christierne fuit, s'il échape au Vainqueur?
Léonor, au Tiran demeure abandonée.

Elle, à qui je dois plus qu'à Ceux dont je suis née !
Elle dont le malheur n'est venu que du mien !
Qui me tint lieu de tout ! Sans qui tout ne m'est rien !
Son sang paîroit bientôt la commune alégresse.
Léonor périra !

SOPHIE.

Le bruit des armes cesse.
Elles ont décidé, Madame. On vient à Nous.

SCENE II.

CASIMIR *qui veut rentrer en voyant Adélaïde*, ADÉLAIDE, SOPHIE.

ADÉLAIDE.

Casimir ! Casimir ! Pourquoi me fuyez-vous ?
Ce jour auroit-il mis le comble à nos misères ?

CASIMIR.

Vous remontez, Madame, au Thrône de vos Pères.

ADÉLAIDE.

Je puis y regrèter l'état où j'ai vécu.
Gustave, Léonor....

CASIMIR.

Christierne est vaincu.

ADÉLAIDE.

Et peut-être vengé ?

CASIMIR.

Non, mais tout prêt à l'être.

ADÉLAIDE.

Ah, vous n'avez rien fait!

CASIMIR.

Ayant vû fuir le Traître,
Qui, du milieu des flots, brave à présent nos coups,
Gustave impatient revenoit près de Vous.
Mais, par des Furieux qui refusoient la vie,
Presque de pas en pas, sa course ralentie
Veut qu'il combate encor, & vainque à chaque instant.
Ami, *prens*, m'a-t-il dit, *un soin plus important*;
Je saurai disperser cette Foule impuissante.
Dans la Tour, cependant, ma Mère est gémissante,
Chasse de devant Elle & la crainte & la Mort;
Et, *pour la rassurer*, *instruis la de mon sort.*
Je le quite, & j'acours. Mais, hélâs! Du rivage,
Sur un Navire exprès aproché de la Plage,
Je découvre... ô spectâcle, où de la cruauté,
Triomphe, sous nos yeux, l'horrible impunité!
Christierne, à ses pieds, d'une main forcenée,
Tenant sur le tillac Léonor prosternée,
Et de l'autre, déja haûssant pour se venger,
Le fer étincelant tout prêt à l'égorger.
A cet aspect, vers lui, nos mains sont étenduës.
Du Peuple supliant le cri perce les nuës.

Pour une heure, le coup demeure suspendu ;
Et, par un trait lancé, ce billèt est rendu.

ADÉLAIDE *le recevant.*

Ah ! Je ne vois que trop le choix qu'on nous y laisse.
(Elle lit bas.)

SCENE III.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, CASIMIR, SOPHIE.

GUSTAVE *à Ceux qui le suivent.*

SOLDATS, qu'on se retire, & que le meurtre cesse.
Que le sang le plus vil devenu précieux
Témoigne que c'est moi qui comande en ces lieux.
(Apercevant & abordant Adélaïde.)
O faveur que du Ciel je n'osois presque atendre !
Que de grâces déjà n'ai-je pas à lui rendre,
Madame, vous vivez ; & par d'heureux moyens,
Les secours de Sophie ont secondé les miens !
Vous vivez ! Quelle crainte en mon cœur est cessée !
Dans quel état afreux je vous avois laissée,
Pour courir assurer un succès balançé
Par l'Ennemi qu'enfin vos armes ont chassé !

ADÉLAIDE.

Hélâs !

GUSTAVE.

Votre vengeance eût été mieux servie.
Il eût, avec le Thrône, abandoné la vie;
Mais des soins plus sacrés me pressoient tour à tour.
J'avois à rassurer la nature & l'amour.
Vous & ma Mère avez favorisé sa fuite.
Vous avez l'une & l'autre arrêté ma poursuite.
Sans Vous deux, mes lauriers devenoient superflus.
Je vous vois; je respire. Il ne me reste plus,
Pour goûter sans mélange une faveur si chère,
Que de m'en aplaudir dans les bras de ma Mère.
Voyons-la. Quelle joie, après tant de malheurs....
Mais que m'anonce-t-on? Je ne vois que des pleurs!
Vous qui la secouriez, répondez-moi, Sophie!....
Casimir.... Tout se taît. Ah ma Mère est sans vie!

ADÉLAIDE.

Léonor voit le jour.

GUSTAVE.

Et vous soupirez Tous?

ADÉLAIDE *lui donnant le billet.*

Voyez quel sacrifice on exige de Vous.

GUSTAVE *lit.*

Ou deviens Parricide, ou flèchis ma colère,
Gustave. Je t'acorde une heure pour le choix:
Songe à ce que tu peux: songe à ce que tu dois.

Ou rends-moi la Princesse, ou vois périr ta Mère.
Le Barbare, en fuyant, l'avoit en son pouvoir !

CASIMIR.

Du haût de ce Palais, Seigneur, on peut tout voir.
Le poignard, à nos yeux, reste levé sur Elle.

ADÉLAIDE.

J'atens le même coup de ma douleur mortelle.

GUSTAVE.

Juste Ciel ! A qui donc sera dû votre apui ?
La Piété deux fois m'est fatale aujourd'hui.

ADÉLAIDE.

Frédéric eût été notre ressource unique ;
Je pourois tout encor sur son ame héroïque,
Et j'irois me jetter, sans rien craindre, à ses pieds ;
Si ce Rival étoit le seul que vous eûssiez.

GUSTAVE.

Le seul ! Ce n'est pas lui que l'échange concerne ?

ADÉLAIDE.

Non, Seigneur.

GUSTAVE.

Eh qui donc ?

ADÉLAIDE.

Le Tiran.

GUSTAVE.

Christierne !

ADÉLAIDE.

Lui-même. J'aprenois ce dernier coup du ſort,
Lorſque, ſur l'Échafaût, vous atendiez la mort.

GUSTAVE.

Auſſi n'eſt-ce pas Vous qu'on livrera, Madame.
C'eſt à Moi d'aſſouvir le couroux qui l'enflame.
(*à Caſim.*) Vas le trouver, Ami; ſçache s'il y conſent.
De ce couroux, ma Mère eſt l'objèt innocent.
Qu'il accèpte au lieu d'Elle un Rival qu'il déteſte.

CASIMIR.

Moi, je me chargerois d'un emploi ſi funeſte!
Tout ordre qui vous nuit, paſſe votre pouvoir,
Seigneur; & je vous fuis, pour n'en plus recevoir.

SCENE IV.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

MA Mère, je le vois, n'a plus que Moi pour Elle.
(*Il veut ſortir.*)

ADÉLAIDE *l'arrêtant.*

Ah, Prince, où courez-vous!

GUSTAVE.

Où ſe devoir m'apelle.

ADÉLAÏDE.

Inſenſé ! Le devoir te fait-il une loi
De périr ſans ſauver ni ta Mère, ni Moi ?
Penſe-tu qu'à ſon Fils elle veüille ſurvivre ?
Qu'en tous lieux ton Épouſe héſite de te ſuivre ?
Qu'il me reſte un refuge ailleurs que dans tes bras ?
Et qu'en m'abandonant, tu ne me livres pas ?
Que deviens-je, s'il faut que ton ſang ſe répande ?
Qui veux-tu ſi tu meurs, Cruel, qui me défende
Contre les attentats d'un mortel Ennemi
Plein du projèt fatal dont ton cœur a frémi ?
S'il s'endurcit déja contre une telle image,
Si, courant au trépas, tu crains peu qu'on m'outrage,
Reſpecte ta Patrie, & daigne au moins ſonger
Aux maux où, par ta mort, tu vas la replonger.
Ta valeur n'aura fait qu'acroître nos miſères.
La cruauté ſans frein briſera ſes barriéres ;
Et, jointe à la vengeance, aura bientôt verſé
Le peu de ſang qu'ici ſes excès ont laiſſé.
Amant peu tendre, Apui téméraire & fragile,
Pernicieux Vainqueur, & Victime inutile,
Vas perdre, n'écoutant qu'un aveugle tranſport,
Ta Reine, ton Pays, ta victoire, & ta mort !

GUSTAVE.

Je ſerai, ſi l'on veut, un Apui condamnable,

Une

Une aveugle Victime, un Vainqueur domageable,
D'un regrèt volontaire un Amant déchiré ;
Mais je ne ferai point un Fils dénaturé !
Ma vie apartenant à qui me l'a donnée,
De remors éternels feroit empoifonée,
Si, faute de l'ofrir, l'oubli de mon devoir
Laiffoit tomber un coup .... que j'aurois dû prévoir ;
Que ma Mère, pour moi, voit levé fur fa tête,
Que même à partager votre amitié s'aprête ;
Qui dans l'atente enfin d'un échange odieux,
Des deux Peuples fur Moi fixe à préfent les yeux.
Juftice, amour, honneur, tout veut que je me livre.
Madame, encouragez ma Mère à me furvivre.
Pour recevoir fes pleurs, ouvrez lui votre fein.
Soyez-vous l'une à l'autre une reffource. Enfin
Pour Stockolm & pour Vous ceffez d'être alarmée.
Je vous laiffe au milieu d'un Peuple, d'une Armée ;
Dont ma victoire a fait d'invincibles remparts...
Mon cœur eft pénétré de vos triftes regards !
L'Amour me fait fentir tout le prix de la vie !
Mais j'aurai délivré ma Mère & ma Patrie.
Je vous aurai laiffée au Thrône en vous quitant.
Mourant fi glorieux, je dois mourir content.
Du plus lâche abandon déjà l'on me foupçone.
Sous le fer menaçant la Victime friffone :
Et chaque inftant qu'ici j'acorde à mon amour,
C'eft la mort que je donne à qui je dois le jour.
Adieu. (*à Sophie.*) Retenez la.

ADÉLAIDE *se jettant au-devant de lui.*

Vainement on l'eſpère !

GUSTAVE.

Hé que prétendez-vous ? Laiſſer périr ma Mère !

ADÉLAIDE.

Non ; mais t'acompagnant, je veux....

SCENE V.

LÉONOR, GUSTAVE, ADÉLAIDE, SOPHIE.

LÉONOR.

Régnez, mon Fils.

Nous triomphons, Madame ; & nos maux ſont finis.

ADÉLAIDE.

Ah que votre ſalut alloit coûter de larmes !

GUSTAVE.

Eh quel prodige heureux fait ceſſer nos alarmes ?

LÉONOR.

Puiſſe-t-il à jamais épouvanter les Rois
Qui ſur la violence établiront leurs droits !
Chriſtierne laiſſant une foible eſpérance,
Ou peut-être à l'amour préférant la vengeance,

Partoit, & de mon ſang prêt à rougir les flots,
Du geſte & de la voix preſſoit les Matelots.
Un tumulte ſoudain l'intimide & l'arrête.
Tous les Chefs de la Flote, & le Prince à leur tête,
Les armes à la main, volant ſur notre Bord,
Fondent ſur le tillac, où j'atendois la mort.
Rodolphe, trop fidèle aux volontés d'un Traître,
Glorieux & puni, meurt aux yeux de ſon Maître.
Je demeurois ſans force aux pieds de l'Inhumain.
Le nouveau Roi m'aborde; & me tendant la main,
Honteux de mes liens, les détache lui-même.
Pour prémices, dit-il, *de mon pouvoir ſuprême*,
Madame, je vous rends à votre illuſtre Fils.
Que ſon Epouſe & m'aime & m'eſtime à ce prix.
Allez; & de la paix ſoyez le prémier gage.
Mon cœur n'en goûtera de long-tems l'avantage.
C'eſt pour l'y rétâblir que je vais m'éloigner;
Et ne mettre mes ſoins déſormais qu'à regner.
Frédéric, à ces mots qu'un ſoupir acompagne,
Me laiſſe, & fait partir la Flote qu'il regagne;
Tandis que ſur ces Bords on ramène avec Moi,
Le Monſtre dont la rage y ſema tant d'éfroi.



SCENE VI.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, LÉONOR, CASIMIR, SOPHIE.

CASIMIR.

L'ALLÉGRESSE partout, Seigneur, vient de renaître.
Christierne enchaîné, devant Vous, va paroître.
Son sang sur le Rivage eût aussitôt coûlé;
Et le Peuple en fureur l'eût cent fois immolé;
Mais on vous eût privé du plaisir légitime
D'égaler, s'il se peut, le châtiment au crime:
De la mort, dont pour Vous il ordonna l'aprêt,
Vous-même vous allez lui prononcer l'arrêt.

SCENE VII. *& dernière.*

GUSTAVE, CHRISTIERNE *chargé de fers*, ADÉLAIDE, LÉONOR, SOPHIE, CASIMIR, GARDES.

GUSTAVE.

QUEL spectacle! ô Fortune! Ainsi donc ton caprice
Quelquefois se mesure au poids de la Justice.
Tygre! L'horreur, l'oprobre & le rebut du Nord!

Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais ſort.
Vois à quel Tribunal il t'oblige à paroître.
Sur ces terribles lieux où je te parle en Maître,
Lève les yeux, Barbare, & les lève en tremblant.
Voici de tes forfaits le Théâtre ſanglant.
Qui te garantira du coup que tu redoutes?
Ces marbres prophanés, & ces murs, & ces voûtes,
Et l'Ombre de mon Père, & celle de Sténon,
Et ce Reſte éploré d'une illuſtre Maiſon,
Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance?
Toi-même en as banni dès-long-tems la clémence.
Le jour, l'heure, l'inſtant dépoſent contre Toi.
J'ai vû lever le fer ſur ma Mère & ſur Moi.
La Reine a craint encore un deſtin plus horrible....

CHRISTIERNE.

Tranche de vains diſcours. Tu dois être inflèxible.
En me le déclarant, penſe-tu m'émouvoir,
Toi, de qui la pitié croîtroit mon déſeſpoir?
Je me reproche moins mes fureurs que ta vie.
Ta vengeance déjà devroit être aſſouvie.
Guſtave triomphant, le trépas m'eſt bien dû.
Tu vois ce que me coûte un ſeul inſtant perdu.
Profite de l'exemple, & ſatisfais ta rage.

GUSTAVE.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage.
Je la ſatisfais donc. Je t'épargne. Survis

A la perte des biens qu'un Rival t'a ravis.
Éprouve le dépit, la honte & l'épouvante.
Même à ta liberté je défens qu'on atente.
Errant & vagabond, joüis-en si tu peux.
Exécrable par tout, sois par tout malheureux ;
Par tout, comme un Captif que poursuit le suplice,
Et qui du Monde entier s'est fait un précipice.
Je vous charge du soin de son embarquement,
Casimir ; qu'on l'éloigne ; & que dans le moment,
De ce Monstre à jamais on purge le Rivage.
Et Nous, Madame, après un si long esclavage,
En de tendres liens allons changer nos fers,
Et réparer les maux que Stockolm a souferts.

Fin du cinquième & dernier Acte.

